**Ce qui est important 38 > PlusJApprends**

Chamfort, *Maximes et pensées, Caractères et anecdotes*

CHAPITRE PREMIER

MAXIMES GÉNÉRALES

1

Les maximes, les axiomes, sont, ainsi que les abrégés, l’ouvrage des gens d’esprit, qui ont travaillé, ce semble, à l’usage des esprits médiocres ou paresseux. Le paresseux s’accommode d’une maxime qui le dispense de faire lui-même les observations qui ont mené l’auteur de la maxime au résultat dont il fait part à son lecteur. Le paresseux et l’homme médiocre se croient dispensés d’aller au-delà, et donnent à la maxime une généralité que l’auteur, à moins qu’il ne soit lui-même médiocre, ce qui arrive quelquefois, n’a pas prétendu lui donner. L‘homme supérieur saisit tout d’un coup les ressemblances, les différences qui font que la maxime est plus ou moins applicable à tel ou tel cas, ou ne l’est pas du tout. [...]

X

5

C’est une source de plaisir et de philosophie de faire l’analyse des idées qui entrent dans les divers jugements que portent tel ou tel homme, telle ou telle société. L’examen des idées qui déterminent telle ou telle opinion publique, n’est pas moins intéressant, et l’est souvent davantage. [...]

X

9

En général, si la société n’était pas une composition factice, tout sentiment simple et vrai ne produirait pas le grand effet qu’il produit : il plairait sans étonner. Mais il étonne et il plaît. Notre surprise est la satire de la société, et notre plaisir est un hommage à la nature. [...]

Peut-on être soi-même devant les autres ?

12

Il faut convenir qu’il est impossible de vivre dans le monde, sans jouer de temps en temps la comédie. Ce qui distingue l’honnête homme du fripon, c’est de ne la jouer que dans les cas forcés, et pour échapper au péril, au lieu que l’autre va au-devant des occasions.

Peut-on être soi-même devant les autres ?

13

On fait quelquefois dans le monde un raisonnement bien étrange. On dit à un homme, en voulant récuser son témoignage en faveur d’un autre homme : « C’est votre ami. — Eh! morbleu, c’est mon ami, parce que le bien que j’en dis est vrai, parce qu’il est tel que je le peins. Vous prenez la cause pour l’effet, et l’effet pour la cause. Pourquoi supposez-vous que j’en dis du bien, parce qu’il est mon ami; et pourquoi ne supposez-vous pas plutôt qu’il est mon ami, parce qu’il y a du bien à en dire? » [...]

Le coeur a ses raisons que la raison ignore

Est-il raisonnable d'aimer ?

29

La pensée console de tout et remédie à tout. Si quelquefois elle vous fait du mal, demandez-lui le remède du mal qu’elle vous a fait, et elle vous le donnera. [...]

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?

37

Ce qui explique le mieux comment le malhonnête homme, et quelquefois même le sot, réussissent presque toujours mieux, dans le monde, que l’honnête homme et que l’homme d’esprit, à faire leur chemin, c’est que le malhonnête homme et le sot ont moins de peine à se mettre au courant et au ton du monde, qui, en général, n’est que malhonnêteté et sottise; au lieu que l’honnête homme et l’homme sensé, ne pouvant pas entrer si tôt en commerce avec le monde, perdent un temps précieux pour la fortune. Les uns sont des marchands qui, sachant Ia langue du pays, vendent et s’approvisionnent tout de suite, tandis que les autres sont obligés d’apprendre la langue de leurs vendeurs et de leurs chalands. Avant que d’exposer leur marchandise, et d’entrer en traité avec eux, souvent même ils dédaignent d’apprendre cette langue, et alors ils s’en retournent sans étrenner. [...]

X

52

Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer; dans les petites, ils se montrent comme ils sont. [...]

Que pouvons-nous savoir des autres ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

55

Ne tenir dans la main de personne, être l’*homme de son cœur*, de ses principes, de ses sentiments, c’est ce que j’ai vu de plus rare.

Les hommes vivent-ils en société par intérêt ?

56

Au lieu de vouloir corriger les hommes de certains travers insupportables à la société, il aurait fallu corriger la faiblesse de ceux qui les souffrent. [...]

Les hommes vivent-ils en société par intérêt ?

67

Les fléaux physiques et les calamités de la nature humaine ont rendu la société nécessaire. La société a ajouté aux malheurs de la nature. Les inconvénients de la société ont amené la nécessité du gouvernement, et le gouvernement ajoute aux malheurs de la société. Voilà l’histoire de la nature humaine. [...]

Les hommes vivent-ils en société par intérêt ?

73

Le philosophe qui veut éteindre ses passions ressemble au chimiste qui voudrait éteindre son feu. [...]

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

80

La plus perdue de toutes les journées est celle où l’on n’a pas ri. [...]

Risquons nous de passer á coté de notre vie ?

Qu'est-ce qu'une journée réussie ?

86

Quand on veut devenir philosophe, il ne faut pas se rebuter des premières découvertes affligeantes qu’on fait dans la connaissance des hommes. Il faut, pour les connaître, triompher du mécontentement qu’ils donnent, comme l’anatomiste triomphe de la nature, de ses organes et de son dégoût, pour devenir habile dans son art. [...]

Est-ce réaliste de prétendre pouvoir aimer tous les hommes ?

Peut-on aimer son prochain comme soi-même ?

CHAPITRE II

SUITE DES MAXIMES GÉNÉRALES [...]

106

On croit communément que l’art de plaire est un grand moyen de faire fortune : savoir s’ennuyer est un art qui réussit bien davantage. Le talent de faire fortune, comme celui de réussir auprès des femmes, se réduit presque à cet art-là. [...]

Prendre son temps est-ce le perdre ?

108

Il y a de certains hommes dont la vertu brille davantage dans la condition privée, qu’elle ne le ferait dans une fonction publique. Le cadre le déparerait. Plus un diamant est beau, plus il faut que la monture soit légère. Plus le chaton est riche, moins le diamant est en évidence. [...]

Peut-on être soi-même devant les autres ?

134

Il est plus facile de légaliser certaines choses que de les légitimer. [...]

Le droit n'est-il qu'une justice par défaut ?

146

J’ai souvent remarqué dans mes lectures, que le premier mouvement de ceux qui ont fait quelque action héroïque, qui se sont livrés à quelque impression généreuse, qui ont sauvé des infortunés, couru quelque grand risque et procuré quelque grand avantage, soit au public, soit à des particuliers, j’ai, dis-je, remarqué que leur premier mouvement a été de refuser la récompense qu’on leur offrait. Ce sentiment s’est trouvé dans le cœur des hommes les plus indigents et de la dernière classe du peuple. Quel est donc cet instinct moral qui apprend à l’homme sans éducation, que la récompense de ces actions est dans le cœur de celui qui les a faites? Il semble qu’en nous les payant, on nous les ôte. [...]

Qu'avons-nous à gagner à faire notre devoir ?

CHAPITRE III

DE LA SOCIÉTÉ, DES GRANDS, DES RICHES, DES GENS DU MONDE

177

Jamais le monde n’est connu par les livres, on l’a dit autrefois, mais ce qu’on n’a pas dit, c’est la raison : la voici. C’est que cette connaissance est un résultat de mille observations fines dont I’amour-propre n’ose faire confidence à personne, pas même au meilleur ami. On craint de se montrer comme un homme occupé de petits choses, quoique ces petites choses soient très importantes au succès des plus grandes affaires. [...]

Une connaissance scientifique du vivant est-elle possible ?

Les principes de la raison sont-ils issus de l'expérience ?

180

On peut considérer l’édifice métaphysique de la société comme un édifice matériel qui serait composé de différentes niches, ou compartiments d’une grandeur plus ou moins considérable. Les places avec leurs prérogatives, leurs droits, etc., forment ces divers compartiments, ces différentes niches. Elles sont durables et les hommes passent. Ceux qui les occupent sont tantôt grands, tantôt petits, et aucun ou presque aucun n’est fait pour sa place. Là, c’est un géant, courbé ou accroupi dans sa niche; là, c’est un nain sous une arcade : rarement la niche est faite pour la stature; autour de l’édifice circule une foule d’hommes de différentes tailles. Ils attendent tous qu’il y ait une niche de vide, afin de s’y placer, quelle qu’elle soit. Chacun fait valoir ses droits, c’est-à-dire sa naissance, ou ses protections, pour y être admis. On sifflerait celui qui, pour avoir la préférence, ferait valoir la proportion qui existe entre la niche et l’homme, entre l’instrument et l’étui. Les concurrents même s’abstiennent d’objecter à leur adversaire cette disproportion. [...]

Est-ce l’égalité des droits qui assure l’égalité des hommes ?

203

Je conseillerais à quelqu’un qui veut obtenir une grâce d’un ministre de l’aborder d’un air triste, plutôt que d’un air riant. On n’aime pas à voir plus heureux que soi. [...]

Faut-il s'identifier à autrui pour le comprendre ?

206

Les favoris, les hommes en place mettent quelquefois de l’intérêt à s’attacher des hommes de mérite, mais ils en exigent un avilissement préliminaire qui repousse loin d’eux tous ceux qui ont quelque pudeur. J’ai vu des hommes, dont un favori ou un ministre aurait eu bon marché, aussi indignés de cette disposition qu’auraient pu l’être des hommes d’une vertu parfaite. L’un d’eux me disait : « Les grands veulent qu’on se dégrade, non pour un bienfait, mais pour une espérance. Ils prétendent vous acheter, non par un lot, mais par un billet de loterie; et je sais des fripons, en apparence bien traités par eux, qui dans le fait n’en ont pas tiré meilleur parti que ne l’auraient fait les plus honnêtes gens du monde. » [...]

La politique échappe-t-elle à l'exigence de vérité ?

213

Que trouve un jeune homme, en entrant dans le monde ? Des gens qui veulent le protéger, prétendent *l’honorer*, le gouverner, le conseiller. Je ne parle point de ceux qui veulent l’écarter, lui nuire, le perdre ou le tromper. S’il est d’un caractère assez élevé pour vouloir n’être protégé que par ses mœurs, ne s’honorer de rien, ni de personne, se gouverner par ses principes, se conseiller par ses lumières, par son caractère, et d’après sa position, qu’il connaît mieux que personne, on ne manque pas de dire qu’il est original, singulier, indomptable. Mais s’il a peu d’esprit, peu d’élévation, peu de principes, s’il ne s’aperçoit pas qu’on le protège, qu’on veut le gouverner, s’il est l’instrument des gens qui s’en emparent, on le trouve charmant, et c’est, comme on dit, le meilleur enfant du monde. [...]

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir?

230

Il me semble qu’à égalité d’esprit et de lumière, l’homme né riche ne doit jamais connaître, aussi bien que le pauvre, la nature, le cœur humain et la société. C’est que dans le moment où l’autre plaçait une jouissance, le second se consolait par une réflexion. [...]

Que pouvons-nous savoir des autres ?

235

Quel est l’être le plus étranger à ceux qui l’environnent? est-ce un Français à Pékin ou à Macao? est-ce un Lapon au Sénégal ? ou ne serait-ce pas par hasard un homme de mérite sans or et sans parchemin, au milieu de ceux qui possèdent l’un de ces deux avantages, ou tous les deux réunis? N’est-ce pas une merveille que la société subsiste avec la convention tacite d’exclure du partage de ses droits les dix-neuf vingtièmes de la société?

Est-ce l’égalité des droits qui assure l’égalité des hommes ?

236

Le monde et la société ressemblent à une bibliothèque où au premier coup d’œil tout paraît en règle, parce que les livres y sont placés suivant le format et la grandeur des volumes, mais où dans le fond tout est en désordre, parce que rien n’y est rangé suivant l’ordre des sciences, matières ni des auteurs. [...]

Est-ce l’égalité des droits qui assure l’égalité des hommes ?

246

C’est la plaisanterie qui doit faire justice de tous les travers des hommes et de la société. C’est par elle qu’on évite de se compromettre. C’est par elle qu’on met tout en place sans sortir de la sienne. C’est elle qui atteste notre supériorité sur les choses et sur les personnes dont nous nous moquons, sans que les personnes puissent s’en offenser, à moins qu’elles ne manquent de gaieté ou de moeurs. La réputation de savoir bien manier cette arme donne à l’homme d’un rang inférieur, dans le monde et dans la meilleure compagnie, cette sorte de considération que les militaires ont pour ceux qui manient supérieurement l’épée. J’ai entendu dire à un homme d’esprit : « Ôtez à la plaisanterie son empire, et je quitte demain la société. » C’est une sorte de duel où il n’y a pas de sang versé, et qui, comme l’autre, rend les hommes plus mesurés et plus polis. [...]

Peut-on concevoir une société sans conflit ?

256

Des qualités trop supérieures rendent souvent un homme moins propre à la société. On ne va pas au marché avec des lingots; on y va avec de l’argent ou de le la petite monnaie. [...]

Que gagne-t-on à échanger ?

266

Un homme d’esprit prétendait, devant des millionnaires, qu’on pouvait être heureux avec 2.000 écus de rente. Ils soutinrent le contraire avec aigreur, et même avec emportement. Au sortir de chez eux, il cherchait la cause de cette aigreur de la part de gens qui avaient de l‘amitié pour lui. Il la trouva enfin. C’est que par là il leur faisait entrevoir qu’il n’était pas dans leur dépendance. Tout homme qui a peu de besoins semble menacer les riches d’être toujours prêt à leur échapper. Les tyrans voient par là qu’ils perdent un esclave. On peut appliquer cette réflexion à toutes les passions en général. L’homme qui a vaincu le penchant à l’amour, montre une indifférence toujours odieuse aux femmes. Elles cessent aussitôt de s’intéresser à lui. C’est peut-être pour cela que personne ne s’intéresse à la fortune d’un philosophe : il n’a pas les passions qui émeuvent la société. On voit qu’on ne peut presque rien faire pour son bonheur, et on le laisse là.

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

La solitude est-elle sans valeur ?

Les hommes vivent-ils en société par intérêt ?

CHAPITRE IV

DU GOÛT POUR LA RETRAITE ET DE LA DIGNITÉ DU CARACTÈRE

268

Un philosophe regarde ce qu’on appelle *un état dans le monde*, comme les Tartares regardent les villes, c’est-à-dire comme une prison. C’est un cercle où les idées se resserrent, se concentrent, en ôtant à l’âme et à l’esprit leur étendue et leur développement. Un homme qui a un grand état dans le monde a une prison plus grande et plus ornée. Celui qui n’y a qu’un petit état est dans un cachot. L’homme sans état est le seul homme libre, pourvu qu’il soit dans l’aisance, ou du moins qu’il n’ait aucun besoin des hommes. [...]

La solitude est-elle sans valeur ?

Les hommes vivent-ils en société par intérêt ?

Avons nous le choix d’être libre ?

S’opposer à l’autorité est-ce toujours une marque de liberté ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

270

La faiblesse de caractère ou le défaut d’idées, en un mot tout ce qui peut nous empêcher de vivre avec nous-mêmes, sont les choses qui préservent beaucoup de gens le la misanthropie.

Les hommes vivent-ils en société par intérêt ?

271

On est plus heureux dans la solitude que dans le monde. Cela ne viendrait-il pas de ce que dans la solitude on pense aux choses, et que dans le monde on est forcé de penser aux hommes? [...]

Les hommes vivent-ils en société par intérêt ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La solitude est-elle sans valeur ?

Le bonheur est-il affaire privée?

277

Un homme d’esprit est perdu s’il ne joint pas à l’esprit l’énergie de caractère. Quand on a la lanterne de Diogène, il faut avoir son bâton. [...]

Peut-on être soi-même devant les autres ?

281

La nature ne m’a point dit : « Ne sois point pauvre »; encore moins : « Sois riche »; mais elle me crie : « Sois indépendant. » [...]

Pourquoi voulons-nous être libres ?

289

Presque tous les hommes sont esclaves, par la raison que les Spartiates donnaient de la servitude des Perses, faute de savoir prononcer la syllabe *non*. Savoir prononcer ce mot et savoir vivre seul sont les deux seuls moyens de conserver sa liberté et son caractère. [...]

Les hommes vivent-ils en société par intérêt ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La solitude est-elle sans valeur ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Avons nous le choix d’être libre ?

CHAPITRE V

PENSÉES MORALES

292

Les philosophes reconnaissent quatre vertus principales dont ils font dériver toutes les autres. Ces vertus sont la justice, la tempérance, la force et la prudence. On peut dire que cette dernière renferme les deux premières, la justice et la tempérance, et qu’elle supplée, en quelque sorte, à la force, en sauvant à l’homme qui a le malheur d’en manquer, une grande partie des occasions où elle est nécessaire. [...]

Toute violence est-elle sans raison ?

298

Un bienfaiteur délicat doit songer qu’il y a dans le bienfait une partie matérielle dont il faut dérober l’idée à celui qui est l’objet de sa bienfaisance. Il faut, pour ainsi dire, que cette idée se perde et s’enveloppe dans le sentiment qui a produit le bienfait, comme, entre deux amants, l’idée de la jouissance s’enveloppe et s’anoblit dans le charme de l’amour qui l’a fait naître. [...]

Que pouvons-nous savoir des autres ?

Une action désintéressée est-elle possible ?

308

Il en est du bonheur comme des montres. Les moins compliquées sont celles qui se dérangent le moins. La montre à répétition est plus sujette aux variations. Si elle marque de plus les minutes, nouvelle cause d’inégalité; puis celle qui marque le jour de la semaine et le mois de l’année, toujours plus prête à se détraquer. [...]

X

313

Les stoïciens sont des espèces d’inspirés qui portent dans la morale l’exaltation et l’enthousiasme poétiques. [...]

X

316

Dans de certaines amitiés passionnées, on a le bonheur des passions et l’aveu de la raison par-dessus le marché. [...]

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Le coeur a ses raisons que la raison ignore

319

Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi ni à personne, voilà, je crois, toute la morale.

Pourquoi un acte est moral ?

320

Pour les hommes vraiment honnêtes, et qui ont de certains principes, les commandements de Dieu ont été mis en abrégé sur le frontispice de l’abbaye de Thélème : *Fais ce que tu voudras*.

Pourquoi un acte est moral ?

Être libre, est-ce ne rencontrer aucun obstacle ?

L'idée d'une liberté totale a-t-elle un sens ?

321

L’éducation doit porter sur deux bases, la morale et la prudence : la morale, pour appuyer la vertu; la prudence, pour vous défendre contre les vices d’autrui. En faisant pencher la balance du côté de la morale, vous ne faites que des dupes ou des martyrs; en la faisant pencher de l’autre côté, vous faites des calculateurs égoïstes. Le principe de toute société est de se rendre justice à soi-même et aux autres. Si l’on doit aimer son prochain comme soi-même, il est au moins juste de s’aimer comme son prochain.

Peut-on aimer son prochain comme soi-même ?

N’avons nous de devoirs qu’envers autrui ?

322

Il n’y a que l’amitié entière qui développe toutes les qualités de l’âme et de l’esprit de certaines personnes. La société ordinaire ne leur laisse déployer que quelques agréments. Ce sont de beaux fruits, qui n’arrivent à leur maturité qu’au soleil, et qui, dans la serre chaude, n’eussent produit que quelques feuilles agréables et inutiles. [...]

Que pouvons-nous savoir des autres ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

324

Je n’étudie que ce qui me plaît; je n’occupe mon esprit que des idées qui m’intéressent. Elles seront utiles ou inutiles, soit à moi, soit aux autres. Le temps amènera ou n’amènera pas les circonstances qui me feront faire de mes acquisitions un emploi profitable. Dans tous les cas, j’aurai eu l’avantage inestimable de ne pas me contrarier, et d’avoir obéi à ma pensée et à mon caractère. [...]

Prendre son temps est-ce le perdre ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

S’opposer à l’autorité est-ce toujours une marque de liberté ?

L'idée d'une liberté totale a-t-elle un sens ?

Être libre, est-ce ne rencontrer aucun obstacle ?

Le temps libre est-il le temps de ma liberté ?

332

En renonçant au monde et à la fortune, j’ai trouvé le bonheur, le calme, la santé, même la richesse; et en dépit du proverbe, je m’aperçois que qui quitte la partie la gagne.

Le bonheur est-il affaire privée ?

Le bonheur se trouve-t-il dans le repos ?

La solitude est-elle sans valeur ?

338

L’honnête homme, détrompé de toutes les illusions, est l’homme par excellence. Pour peu qu’il ait d’esprit, sa société est très aimable. Il ne saurait être pédant, ne mettant d’importance à rien. Il est indulgent, parce qu’il se souvient qu’il a eu des illusions, comme ceux qui en sont encore occupés. C’est un effet de son insouciance d’être sûr dans le commerce, de ne se permettre ni redites, ni tracasseries. Si on se les permet à son égard, il les oublie ou les dédaigne. Il doit être plus gai qu’un autre, parce qu’il est constamment en état d’épigramme contre son prochain. Il est dans le vrai, et rit des faux pas de ceux qui marchent à tâtons dans le faux. C’est un homme qui, d’un endroit éclairé, voit dans une chambre obscure les gestes ridicules de ceux qui s’y promènent au hasard. Il brise en riant les faux poids et les fausses mesures qu’on applique aux hommes et aux choses. [...]

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Ne sommes-nous que la somme des choix que nous faisons ?

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?

341

La vie contemplative est souvent misérable. Il faut agir davantage, penser moins, et ne pas se regarder vivre.

Exister, est-ce agir ?

342

L’homme peut aspirer à la vertu; il ne peut raisonnablement prétendre de trouver la vérité. [...]

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

CHAPITRE VI

DES FEMMES, DE L’AMOUR, DU MARIAGE ET DE LA GALANTERIE [...]

356

C’est par notre amour-propre que l’amour nous séduit; hé! comment résister à un sentiment qui embellit à nos yeux ce que nous avons, nous rend ce que nous avons perdu et nous donne ce que nous n’avons pas? [...]

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Qu'aime-t-on dans l'amour ?

CHAPITRE VII

DES SAVANTS ET DES GENS DE LETTRES [...]

462

Spéron-Spéroni explique très bien comment un auteur qui s’énonce très clairement pour lui-même est quelquefois obscur pour son lecteur : « C’est dit-il que l’auteur va de la pensée à l’expression et que le lecteur va de l’expression à la pensée. » [...]

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Y a-t-il des choses que le langage ne puisse dire ?

SECONDE PARTIE

CARACTÈRES ET ANECDOTES [...]

611

On sait le discours fanatique que l’évêque de Dol a tenu au roi, au sujet du rappel des protestants. Il parla au nom du clergé. L’évêque de Saint-Pol lui ayant demandé pourquoi il avait parlé au nom de ses confrères, sans les consulter: «J’ai consulté, dit-il, mon crucifix. — En ce cas, répliqua l’évêque de Saint-Pol, il fallait répéter exactement ce que votre crucifix vous avait répondu. » [...]

X

614

M. de Tressan avait fait en 1738 des couplets contre le duc de Nivemois, et sollicita l’Académie en 1780. Il alla chez M. de Nivemois, qui le reçut à merveille, lui parla du succès de ses derniers ouvrages, et le renvoyait comblé d’espérance, lorsque, voyant M. de Tressan prêt à remonter en voiture, il lui dit : « Adieu, monsieur le comte, je vous félicite de n’avoir pas plus de mémoire. » [...]

X

627

M…, ayant lu la lettre de saint Jérôme, où il peint avec la plus grande énergie la violence de ses passions, disait : « La force de ses tentations me fait plus d’envie que sa pénitence ne me fait peur. » [...]

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

639

On faisait une quête à l’Académie française; il manquait un écu de six francs ou un louis d’or : un des membres, connu par son avarice, fut soupçonné de n’avoir pas contribué. Il soutint qu’il avait mis; celui qui faisait la collecte dit : «Je ne l’ai pas vu, mais je le crois. » M. de Fontenelle termina la discussion en disant : « Je l’ai vu. moi, mais je ne le crois pas. » [...]

X

646

Un jour que l’on ne s’entendait pas dans une dispute, à l’Académie, M. de Mairan dit : « Messieurs, si nous ne parlions que quatre à la fois! » [...]

X

657

M. d’Autrep disait de M. de Ximenez : « C’est un homme qui aime mieux la pluie que le beau temps, et qui, entendant chanter le rossignol, dit: «Ah! la « vilaine bête! » [...]

X

688

L’abbé de Molières était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes; il n’avait point de valet et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin il entend frapper à sa porte : « Qui va là? — Ouvrez… » Il tire un cordon et la porte s’ouvre. L’abbé de Molières, ne regardant point : « Qui êtes-vous? — Donnez-moi de l’argent. — De l’argent? — Oui, de l’argent. — Ah! j’entends, vous êtes un voleur? — Voleur ou non, faut de l’argent. — Vraiment oui, il vous en faut : eh bien! cherchez là-dedans… » Il tend le cou, et présente un des côtés de la culotte; le voleur fouille : « Eh bien! il n’y a point d’argent. - Vraiment non, mais il y a ma clé. — Eh bien, cette clé… — Cette clé, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire; ouvrez...» Le voleur met la clé à un autre tiroir. « Laissez donc : ne dérangez pas: ce sont mes papiers. Ventrebleu finirez-vous? ce sont mes papiers : à l’autre tiroir, vous trouverez de l’argent. — Le voilà. — Eh bien prenez. Fermez donc le tiroir… » Le voleur s’enfuit. « M. le voleur, fermez donc la porte. Morbleu! il laisse la porte ouverte!... Quel chien de voleur! Il faut que je me lève par le froid qu’il fait! maudit voleur! » L’abbé saute en pied, va fermer la porte, et revient se remettre à son travail. [...]

Le bonheur est-il affaire privée ?

770

C’est une remarque très fine et très judicieuse de M…, que quelque importuns, quelque insupportables que nous soient les défauts des gens avec qui nous vivons, nous ne laissons pas d’en prendre une partie : être la victime de ces défauts étrangers à notre caractère, n’est pas même un préservatif contre eux. [...]

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?

Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

819

Le roi de Prusse a fait plus d’une fois lever des plans géographiques très défectueux de tel ou tel pays; la carte indiquait tel marais impraticable qui ne l’était point, et que les ennemis croyaient tel sur la foi du faux plan. [...]

X

822

Le marquis de Villequier était des amis du Grand Condé. Au moment où ce prince fut arrêté par ordre de la cour, le marquis de Villequier, capitaine des gardes, était chez Mme de Motteville, lorsqu’on annonça cette nouvelle. « Ah! mon Dieu! s’écria le marquis, je suis perdu. » Mme de Motteville, surprise de cette exclamation, lui dit : « Je savais bien que vous étiez des amis de M. le prince, mais j’ignorais que vous fussiez son ami a ce point. — Comment! dit le marquis de Villequier, ne voyez-vous pas que cette exécution me regardait; et, puisqu’on ne m’a point employé, n’est-il pas clair qu’on n’a nulle confiance en moi? » Mme de Motteville, indignée, lui répondit : « Il me semble que, n’ayant point donné lieu à la cour de soupçonner votre fidélité, vous devriez n’avoir point cette inquiétude, et jouir tranquillement du plaisir de n’avoir point mis votre ami en prison. » Villequier fut honteux du premier mouvement qui avait trahi la bassesse de son âme. [...]

X

826

Dans une dispute que les représentants de Genève eurent avec le chevalier de Bouteville, l’un d’eux s échauffant, le chevalier lui dit : « Savez-vous que je suis le représentant du roi mon maître? - Savez-vous, lui dit ! Genevois, que je suis le représentant de mes égaux? » [...]

La démocratie est-elle la garantie de lois justes ?

Est-ce l’égalité des droits qui assure l’égalité des hommes ?

836

L’abbé Maury, étant pauvre, avait enseigné le latin à un vieux conseiller de grand-chambre, qui voulait entendre les *Institutes* de Justinien. Quelques années se passent, et il rencontre ce conseiller étonné de le voir dans une maison honnête. « Ah! l’abbé, vous voilà? lui dit-il lestement; par quel hasard vous trouvez-vous dans cette maison-ci? - Je m’y trouve comme vous vous y trouvez. - Oh! ce n’est pas la même chose. Vous êtes donc mieux dans vos affaires? Avez-vous fait quelque chose dans votre métier de prêtre? — Je suis grand-vicaire de M. de Lombez. — Diable! c’est quelque chose : et combien cela vaut-il? — Mille francs. - C’est bien peu »; et il reprend le ton leste et léger : « Mais j’ai eu un prieuré de mille écus. — Mille écus! bonne affaire (*avec l’air de la considération*). — Et j’ai fait la rencontre du maître de cette maison-ci chez M. le cardinal de Rohan. — Peste! vous allez chez le cardinal de Rohan! — Oui, il m’a fait avoir une abbaye. — Une abbaye! Ah! cela posé, monsieur l’abbé, faites-moi l’honneur de venir dîner chez moi. » [...]

X

844

M. le président de Montesquieu avait un caractère fort au-dessous de son génie. On connaît ses faiblesses sur la gentilhommerie, sa petite ambition, etc. Lorsque l’Esprit des lois parut, il s’en fit plusieurs critiques mauvaises ou médiocres qu’il méprisa fortement. Mais un homme de lettres connu en fit une dont M. du Pin voulut bien se reconnaître l’auteur, et qui contenait d’excellentes choses. M de Montesquieu en eut connaissance et en fut au désespoir. On la fit imprimer; et elle allait paraître lorsque M. de Montesquieu alla trouver Mme de Pompadour qui, sur sa prière, fit venir l’imprimeur et l’édition tout entière. Elle fut hachée, et on n’en sauva que cinq exemplaires. [...]

X

850

Un Français avait été admis à voir le cabinet du roi d’Espagne. Arrivé devant son fauteuil et son bureau : «C’est donc ici, dit-il que ce grand roi travaille! - Comment, travaille! dit le conducteur : quelle insolence! ce grand roi travailler! Vous venez chez lui pour insulter Sa Majesté! » Il s’engagea une querelle où le Français eut beaucoup de peine à faire entendre à l’Espagnol qu’on n’avait pas eu l’intention d’offenser la Majesté de son maître. [...]

Doit-on faire du travail une valeur ?

Travailler est-ce perdre son temps ?

Le besoin est-il l’origine du travail ?

855

M. de Fleuri, procureur-général, disait devant quelques gens de lettres : « Il n’y a que depuis ces derniers temp que j’entends parler du peuple dans les conversations où il s’agit de gouvernement. C’est un fruit de la philosophie nouvelle. Est-ce que l’on ignore que le Tiers n’est qu’adventice dans la Constitution !» (Cela veut dire, en d’autres termes, que 23 millions neuf cent mille hommes ne sont qu’un hasard et un accessoire dans la totalité de 24 millions d’hommes.) [...]

Est-ce l’égalité des droits qui assure l’égalité des hommes ?

Qui est autorisé à me dire tu dois ?

868

M. de Voltaire, voyant la religion tomber tous les jours, disais une fois : « Cela est pourtant fâcheux, car de quoi nous moquerons-nous? — Oh! lui dit M. Sabatier de Cabre, consolez-vous; les occasions ne vous manqueront pas plus que les moyens. - Ah! monsieur, reprit douloureusement M. de Voltaire, hors de l'église point de salut. » [...]

La philosophie peut-elle parler de la religion ?

873

Un bon trait de prêtre de cour, c’est la ruse dont s’avisa l’évêque d’Autun, Montazet, depuis archevêque de Lyon. Sachant bien qu’il y avait de bonnes frasques à lui reprocher, et qu’il était facile de le perdre auprès de l’évêque de Mirepoix, le théatin Boyer, il écrivit contre lui-même une lettre anonyme pleine de calomnies absurdes et faciles à convaincre d’absurdité. Il l’adressa à l’évêque de Narbonne; il entra ensuite en explication avec lui, et fit voir l’atrocité de ses ennemis prétendus. Arrivèrent ensuite les lettres anonymes écrites en effet par eux, et contenant des inculpations réelles; ces lettres furent méprisées. Le résultat des premières avait mené théatin à l’incrédulité sur les secondes. [...]

N’y a-t-il aucune vérité dans le mensonge ?

878

Un philosophe, retiré du monde, m’écrivait une lettre pleine de vertu et de raison. Elle finissait par ces mots : « Adieu, mon ami; conservez, si vous pouvez, les intérêts qui vous attachent à la société, mais cultivez les sentiments qui vous en séparent. » [...]

Les hommes vivent-ils en société par intérêt ?

La solitude est-elle sans valeur ?

880

M. de C…, parlant un jour du gouvernement d’Angleterre et de ses avantages, dans une assemblée où se trouvaient quelques évêques, quelques abbés, un d’eux, nommé l’abbé de Seguerand, lui dit : « Monsieur, sur le peu que je sais de ce pays-là, je ne suis nullement tenté d’y vivre, et je sens que je m’y trouverais très mal. - M. l’Abbé, lui répondit naïvement M. de C…, c’est parce que vous y seriez mal que le pays est excellent » [...]

X

938

Le roi de Pologne Stanislas avait des bontés pour l’abbé Porquet et n’avait encore rien fait pour lui. L’abbé lui en faisait l’observation : « Mais, mon cher abbé, dit le roi, il y a beaucoup de votre faute; vous tenez des discours très libres; on prétend que vous ne croyez pas en Dieu; il faut vous modérer : tâchez d’y croire. Je vous donne un an pour cela. » [...]

X

951

J’ai connu un misanthrope qui avait des instants de bonhomie, dans lesquels il disait : «Je ne serais pas étonné qu’il y eût quelque honnête homme caché dans quelque coin et que personne ne connaisse. » [...]

X

958

M… me disait : « Toutes les fois que je vais chez quelqu’un, c’est une préférence que je lui donne sur moi; je ne suis pas assez désœuvré pour y être conduit par un autre motif. » [...]

Peut-on aimer son prochain comme soi-même ?

963

« Je vous prie de croire, disait M… à un homme très riche, que je n’ai pas besoin de ce qui me manque. » [...]

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

972

M…, homme de lettres connu, n’avait fait aucune démarche pour voir tous ces princes voyageurs, qui, dans l’espace de trois ans, sont venus en France l’un après l’autre. Je lui demandai la raison de ce peu d’empressement. Il me répondit: «Je n’aime, dans les scènes de la vie, que ce qui met les hommes dans un rapport simple et vrai les uns avec les autres. Je sais, par exemple, ce que c’est qu’un père et un fils, un amant et une maîtresse, un ami et un ami, un protecteur et un protégé, et même un acheteur et un vendeur, etc., mais ces visites produisant des scènes sans objet, où tout est comme réglé par l’étiquette, dont le dialogue est comme écrit d’avance, je n’en fais aucun cas. J’aime mieux un canevas italien, qui a du moins le mérite d’être joué à l’impromptu. » [...]

Peut-on être soi-même devant les autres ?

976

M… avait montré beaucoup d’insolence et de vanité, après une espèce de succès au théâtre; c’était son premier ouvrage. Un de ses amis lui dit : « Mon ami, tu sèmes les ronces devant toi; tu les trouveras en repassant. » [...]

X

979

On disait à M… : « Vous aimez beaucoup la considération. » Il répondit ce mot qui me frappa : « Non, j’en ai pour moi, ce qui m’attire quelquefois celle des autres. » [...]

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

988

M…, qu’on voulait faire parler sur différents abus publics ou particuliers, répondit froidement : « Tous les jours j’accrois la liste des choses dont je ne parle plus. Le plus philosophe est celui dont la liste est la plus longue. »

X

989

«Je proposerais volontiers, disait M. D…, je proposerais aux calomniateurs et aux méchants le traité que voici. Je dirais aux premiers : Je veux bien que l’on me calomnie, pourvu que, par une action, ou indifférente ou même louable, j’aie fourni le fond de la calomnie; pourvu que son travail ne soit que la broderie du canevas; pourvu qu’on n’invente pas les faits en même temps que les circonstances; en un mot, pourvu que la calomnie ne fasse pas les frais à la fois et du fond et de la forme. Je dirais aux méchants : Je trouve simple qu’on me nuise, pourvu que celui qui me nuit y ait quelque intérêt personnel; en un mot, qu’on ne me fasse pas du mal gratuitement, comme il arrive. » [...]

N’y a-t-il aucune vérité dans le mensonge ?

Faut-il s'identifier à autrui pour le comprendre ?

992

M. de L…, connu pour misanthrope, médisait un jour à propos de son goût pour la solitude : « Il faut diablement aimer quelqu’un pour le voir. » [...]

X

1006

Je demandais à M… pourquoi il avait refusé plusieurs places; il me répondit : «Je ne veux rien de ce qui met un rôle à la place d’un homme. » [...]

X

1025

« Il est temps, disait M…, que la Philosophie ait aussi son index, comme l’Inquisition de Rome et de Madrid, Il faut qu’elle fasse une liste des livres qu’elle proscrit, et cette proscription sera plus considérable que celle de sa rivale. Dans les livres même qu’elle approuve en général, combien d’idées particulières ne condamnerait-elle pas, comme contraires à la morale, et même au bon sens ? » [...]

Le philosophe doit-il gouverner ?

1060

Un homme de lettres, à qui un grand seigneur faisait sentir la supériorité de son rang, lui dit : « Monsieur le Due, je n’ignore pas ce que je dois savoir, mais je sais aussi qu’il est plus aisé d’être au-dessus de moi qu’à côté. » [...]

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

1071

On agitait dans une société la question, lequel était plus agréable de donner ou de recevoir. Les uns prétendaient que c’était de donner; d’autres, que, quand l’amitié était parfaite, le plaisir de recevoir était peut-être aussi délicat et plus vif. Un homme d’esprit à qui on demanda son avis, dit : «Je ne demanderai pas lequel des deux plaisirs est le plus vif; mais je préférerais celui de donner; il m’a semblé qu’au moins il était le plus durable, et j’ai toujours vu que c’était celui des deux dont on se souvenait plus longtemps. » [...]

X

1073

« Je me refuse, disait M…, aux avances de M. de B…, parce que j’estime assez peu les qualités pour lesquelles il me recherche, et que s’il savait quelles sont les qualités pour lesquelle je m’estime, il me fermerait sa porte. » [...]

Faut-il s'identifier à autrui pour le comprendre ?

Est-il préférable de se connaître ?

Autrui m'apprend-il quelque chose sur moi-même ?

1095

« Le bonheur, disait M…, n’est pas chose aisée. Il est très difficile de le trouver en nous, et impossible de le trouver ailleurs. » [...]

Le bonheur est-il affaire privée ?

1098

On faisait la guerre à M… sur son goût pour la solitude; il répondit : « C’est que je suis plus accoutumé à mes défauts qu’à ceux d’autrui. » [...]

La solitude est-elle sans valeur ?

1109

« Comment trouvez-vous M. de…? Je le trouve très aimable; je ne l’aime point du tout. » L’accent dont le dernier mot fut dit, marquait très bien la différence de l’homme aimable et de l’homme digne d’être aimé. [...]

X

1127

On pressait l’abbé Vatri de solliciter une place vacante au Collège Royal. « Nous verrons cela », dit-il, et ne sollicita point. La place fut donnée à un autre. Un ami de l’abbé court chez lui : « Eh bien! voilà comme vous êtes! vous n’avez point voulu solliciter la place, elle est donnée. — Elle est donnée, reprit-il! eh bien! je vais la demander. —Êtes-vous fou? — Parbleu! non; j’avais cent concurrents, je n’en ai plus qu’un. » Il demanda la place, et l’obtint. [...]

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

1154

M. de Saint-Germain demandait à M. de Malesherbes quelques renseignements sur sa conduite, sur les affaires qu’il devait proposer au Conseil : « Décidez les grandes vous-même, lui dit M. de Malesherbes, et portez les autres au Conseil. » [...]

La démocratie est-elle la garantie de lois justes ?

1164

Un jour que quelques conseillers parlaient un peu trop haut à l’audience, M. de Harlay, premier président, dit : « Si ces messieurs qui causent ne faisaient pas plus de bruit que ces messieurs qui dorment, cela accommoderait fort ces messieurs qui écoutent. » [...]

La démocratie est-elle la garantie de lois justes ?

1183

Le vicomte de S… aborda un jour M. de Vaines, en lui disant : « Est-il vrai, monsieur, que dans une maison où l’on avait eu la bonté de me trouver de l’esprit, vous avez dit que je n’en avais pas du tout? « M. de Vaines lui dit : « Monsieur, il n’y a pas un seul mot de vrai dans tout cela; je n’ai jamais été dans une maison où l’on vous trouvât de l’esprit, et je n’ai jamais dit que vous n’en aviez pas. » [...]

X

1239

M… me disait, à propos des fautes de régime qu’il commet sans cesse, des plaisirs qu’il se permet et qui l’empêchent seuls de recouvrer sa santé : « Sans moi, je me porterais à merveille. » [...]

Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?

Chamfort, *Maximes et pensées, Caractères et anecdotes*

Friedrich Nietzsche, Considérations inactuelles II, 1874

De l’utilité et des inconvénients de l’histoire pour la vie

PRÉFACE

« Au demeurant, je hais tout ce qui ne fait que m’instruire, sans augmenter ou stimuler directement mon activité. » Ce sont ces mots de Goethe qui, comme un vigoureux *Ceterum censeo* pourront ouvrir notre considération sur la valeur et la non-valeur des études historiques. On y exposera en effet pourquoi nous devons, selon la formule de Goethe, haïr profondément l’instruction qui ne stimule pas la vie, le savoir qui paralyse l’activité, les connaissances historiques qui ne sont qu’un luxe coûteux et superflu : parce que nous manquons encore du strict nécessaire, et que le superflu est l’ennemi du nécessaire. Certes, nous avons besoin de l’histoire, mais nous en avons besoin autrement que le flâneur raffiné des jardins du savoir, même si celui-ci regarde de haut nos misères et nos manques prosaïques et sans grâce. Nous en avons besoin pour vivre et pour agir, non pas pour nous détourner commodément de la vie et de l’action, encore moins pour embellir une vie égoïste et des actions lâches et mauvaises. Nous ne voulons servir l’histoire que dans la mesure où elle sert la vie. [...]

I [...]

L’animal, en effet, vit de manière *non historique*: il se résout entièrement dans le présent comme un chiffre qui se divise sans laisser de reste singulier, il ne sait simuler, ne cache rien et, apparaissant à chaque seconde tel qu’il est, ne peut donc être que sincère. L’homme, en revanche, s’arc-boute contre la charge toujours plus écrasante du passé, qui le jette à terre ou le couche sur le flanc, qui entrave sa marche comme un obscur et invisible fardeau. Ce fardeau, il peut à l’occasion affecter de le nier et, dans le commerce de ses semblables, ne le nie que trop volontiers afin d’éveiller leur envie. Mais il s’émeut, comme au souvenir d’un paradis perdu, en voyant le troupeau à la pâture ou bien, plus proche et plus familier, l’enfant qui n’a pas encore un passé à nier et qui joue , aveugle et comblé, entre les barrières du passé et de l’avenir. Il faudra pourtant que son jeu soit troublé, et on ne viendra que trop tôt l’arracher à son inconscience. Il apprendra alors à comprendre le mot « c’était », formule qui livre l’homme aux combats, à la souffrance et au dégoût, et lui rappelle que son existence n’est au fond rien d’autre qu’un éternel imparfait. Lorsque enfin, présent et l’existence, scellant ainsi cette vérité, qu’« être » n’est qu’un continuel « avoir été », une chose qui vit de de se nier et de se consumer, de se contredire elle-même.

Si le bonheur, la poursuite d’un bonheur nouveau est, en quelque manière que ce soit, ce qui maintient en vie et pousse l’être vivant à vivre, alors peut-être aucun philosophe n’a-t-il autant raison que le cynique : car le bonheur de l’animal, qui est le cynique accompli, représente la vivante justification du cynisme. Le plus infime bonheur, s’il dure sans interruption et s’il nous rend heureux, est incomparablement supérieur au plus grand, dès lors que celui-ci ne se produit que de manière épisodique, comme une sorte de caprice, comme une inspiration insensée, au milieu d’une vie de déplaisir, de désir et de privation. Mais qu’il s’agisse du plus petit ou du plus grand, il est toujours une chose par laquelle le bonheur devient Ie bonheur : la faculté d’oublier ou bien, en termes plus savants, la faculté de sentir les choses, aussi longtemps que dure le bonheur, en dehors de toute perspective historique. Celui qui ne sait pas s’installer au seuil de l’instant, en oubliant victoire, se tenir debout sur un seul point, sans crainte et sans vertige, celui-là ne saura jamais ce qu’est le bonheur, pis encore : il ne fera jamais rien qui rende les autres heureux. Représentez-vous, pour prendre un exemple extrême, un homme qui ne posséderait pas la force d’oublier et serait condamné à voir en toute chose un devenir : un tel homme ne croirait plus à sa propre existence, ne croirait plus en soi, il verrait tout se dissoudre en une multitude de points mouvants et perdrait pied dans ce torrent du devenir : en véritable disciple d’Heraclite, il finirai par ne même plus oser lever un doigt. Toute action exige l’oubli, de même que toute vie organique exige non seulement la lumière, mais aussi l’obscurité. Un homme qui voudrait sentir les choses de façon absolument et exclusivement historique ressemblerait à quelqu’un qu’on aurait contraint à se priver de sommeil ou à un animal qui ne devrait vivre que de ruminer continuellement les mêmes aliments. Il est donc possible de vivre, et même de vivre heureux, presque sans aucune mémoire, comme le montre l’animal; mais il est absolument impossible de vivre sans oubli. Ou bien, pour m’expliquer encore plus simplement sur mon sujet: *il y a un degré d’insomnie, de rumination, de sens historique, au delà duquel l’être vivant se trouve ébranlé et finalement détruit, qu’il s’agisse d’un individu, d’un peuple ou d’une civilisation*. [...]

Chacun a déjà fait, à ce sujet, l’observation suivante : le savoir et la sensibilité historiques d’un individu peuvent être extrêmement limités, son horizon aussi borné que celui d’un habitant d’une vallée alpine, il peut se montrer injuste dans tous ses jugements et croire détenir l’exclusivité de chaque expérience qu’il fait - il jouit, malgré toutes ses erreurs et ses injustices, d’une santé, d’une vigueur irrésistibles auxquelles tous les yeux prennent plaisir; tandis qu’à ses côtés, l’homme infiniment plus juste et plus savant se consume et dépérit, car ses lignes d’horizon se déplacent sans cesse, car il ne peut se dégager de la toile combien plus ténue de sa justice et de sa vérité, pour retrouver l’immédiateté élémentaire du vouloir et du désir. [...]

As-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

L'action politique doit-elle être guidée par la connaissance de l'histoire ?

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

Ne peut-on être heureux qu’au passé ?

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

De même que l’homme d’action est toujours, selon l’expression de Goethe, dénué de scrupules, de même il est aussi privé de conscience, il oublie tout sauf la chose qu’il veut faire, il est injuste envers ce qui le précède et ne connaît qu’un droit, le droit de ce qui doit maintenant naître. Aussi tout homme d’action aime-t-il son acte infiniment plus qu’il ne le mérite : et les meilleures actions s’accomplissent toujours dans un excès d’amour tel que, même inestimables, elles ne peuvent qu’en être indignes. [...]

Parler d´actes inhumains a-t´il un sens ?

Nous les appellerons les esprits historiens; le spectacle du passé les pousse vers le futur, embrase leur courage de vivre et de lutter toujours plus longtemps, allume en eux l’espérance que le bien est encore à venir, que le bonheur les attend de l’autre côté de la montagne qu’ils sont en train de gravir. Ces esprits historiens croient que le sens de l’existence se dévoile progressivement au cours d’un *processus*, ils ne regardent en arrière que pour comprendre le présent à la lumière du chemin déjà parcouru et pour apprendre à convoiter plus ardemment l’avenir; ils ne savent pas combien, malgré toutes leurs connaissances historiques, ils pensent et agissent de manière non historique, ils ne savent pas non plus combien leur activité d’historien elle-même est commandée par la vie, et non par la pure recherche de la connaissance. [...]

As-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

L'action politique doit-elle être guidée par la connaissance de l'histoire ?

Pourvu que nous apprenions toujours plus à étudier l’histoire pour servir la *vie*! Nous accorderons alors volontiers aux esprits supra-historiques qu’ils possèdent plus de sagesse que nous : pourvu que nous soyons sûrs de posséder plus de vie qu’eux : car notre manque de sagesse aurait en ce cas plus d’avenir que leur sagesse. [...]

Dans la mesure où elle sert la vie, l’histoire sert une force non historique : elle ne pourra et ne devra donc jamais devenir, dans cette position subordonnée, une science pure comme par exemple les mathématiques. Quant à savoir jusqu’à quel point la vie a besoin des services de l’histoire, c’est là une des questions et des inquiétudes les plus graves concernant la santé d’un individu, d’un peuple, d’une civilisation. Car trop d’histoire ébranle et fait dégénérer la vie, et cette dégénérescence finit également par mettre en péril l’histoire elle-même.

As-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

L'action politique doit-elle être guidée par la connaissance de l'histoire ?

L'histoire est-elle une science ?

2

Mais s’il est vrai, comme nous auront à l’établir, qu’un excès de connaissances historiques nuit à l’être vivant, il est tout aussi nécessaire de comprendre que la vie a besoin du service de l’histoire. Celle-ci intéresse l’être vivant sous trois rapports : dans la mesure où il agit et poursuit un but, dans la mesure où il conserve et vénère ce qui a été, dans la mesure où il souffre et a besoin de délivrance. A ces trois rapports correspondent trois formes d’histoire, pour autant qu’il est permis de distinguer entre une histoire *monumentale*, une histoire *traditionaliste* et une histoire *critique*.

As-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

L'action politique doit-elle être guidée par la connaissance de l'histoire ?

L’histoire intéresse avant tout l’homme actif et puissant qui livre un grand combat et a besoin de modèles, de maîtres, de consolateurs qu’il ne peut trouver autour de lui et dans le présent. [...]

Car il ne connaît qu’un commandement : que ce qui fut une fois capable de donner à l’idée d’« homme » une plus belle et plus ample réalité existe éternellement, pour éternellement illustrer cette idée. Que les grands moments de la lutte des individus forment une chaîne de crête de l’humanité, que le sommet de tel instant depuis longtemps révolu reste à mes yeux encore vivant, grand et qui s’exprime dans l’exigence d’une histoire monumentale. [...]

Et pourtant, il en apparaît toujours quelques-uns que le spectacle de la grandeur passée fortifie et comble de bonheur, comme si la vie humaine était une chose merveilleuse et comme si le plus beau fruit de cette plante amère était de savoir que quelqu’un a jadis traversé l’existence d’un pas puissant et fier, qu’un autre y a médité, qu’un autre encore s’y est montré miséricordieux et secourable - mais léguant tous un seul enseignement : qu’il n’y a pas de vie plus belle que celle à laquelle on n’attache pas de prix. [...]

Mais une chose vivra, le monogramme de leur personnalité profonde, une œuvre, une action, une illumination exceptionnelle, une création : elle vivra, parce que aucune postérité ne pourra s’en passer. Sous cette forme magnifiée, la gloire est encore plus que le suprême régal de notre amour-propre, comme l’a dit Schopenhauer: elle est la croyance en la solidarité et la continuité de toute grandeur, elle est une protestation contre Ia fuite des générations et contre la précarité de toute chose.

Quelle utilité l’homme d’aujourd’hui retire-t-il donc de la connaissance du passé monumental, de l’étude de ce que les temps anciens ont produit de classique et de rare? Elle lui permet de voir que tel grandeur a jadis été *possible* et sera donc sans doute possible à nouveau; il marche dès lors d’un pas plus assuré, car il a écarté le doute qui l’assaillait aux heures de faiblesse et lui suggérait qu’il poursuivait peut-être l’impossible. Admettons par exemple que quelqu’un se persuade qu’une centaine d’hommes productifs, élevés et agissant dans un esprit nouveau, suffiraient à liquider cette pseudo-culture qui est aujourd’hui de mode en Allemagne : ne lui serait-ce pas un grand encouragement de découvrir que c’est justement d’une telle poignée d’hommes qu’est jadis issue la civilisation de la Renaissance?

Est-il absurde de désirer l'impossible ?

Mais le même exemple nous montre tout aussitôt combien une telle comparaison serait fragile et fuyante, combien elle serait imprécise. [...]

L'histoire est-elle une science ?

Mais quels ravages ne provoque-t-elle pas lorsqu’elle tombe [l’histoire monumentale] entre les mains et au service des impuissants et des inactifs!

Prenons l’exemple le plus simple et le plus fréquent. Qu’on se représente des personnalités totalement ou partiellement imperméables à l’art, armées et cuirassées par l’histoire monumentale des grands créateurs : contre qui tourneront-elles leurs armes? Contre leurs ennemis héréditaires, contre les fortes natures d’artiste, c’est-à-dire contre ceux-là qui seuls savent tirer de cette histoire un véritable enseignement, un enseignement orienté vers la vie, pour le reverser ensuite dans une pratique supérieure. A ceux-là, on barre la route, on bouche l’horizon lorsqu’on entoure d’une danse idolâtre et servile le monument mal compris de quelque grand événement passé, comme si l’on voulait dire : « Voyez, c’est là l’art authentique et véritable: que vous importent les artistes en gestation, esclaves de leurs exigences! » [...]

Car ils ne veulent pas que la grandeur voie le jour; leur méthode est de dire : «Voyez, la grandeur existe déjà! » En réalité, cette grandeur déjà existante leur importe aussi peu que celle qui est en train de naître: leur vie en témoigne. L’histoire monumentale est le travesti sous lequel se dissimule leur haine des grands et des puissants du présent, en se faisant passer pour une admiration satisfaite des grands et des puissants du passé; elle est le manteau sous lequel ils renversent en son contraire le sens de cette conception de l’histoire; qu’ils en aient clairement conscience ou pas, ils agissent comme si leur devise était : laissez les morts enterrer les vivants. [...]

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

Choisit-on d’être artiste ?

Connaissons-nous mieux le présent que le passé ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

3

L’histoire intéresse donc en second lieu celui qui a le goût de la conservation et de la conservation et de la vénération, celui qui se tourne avec amour et fidélité vers le monde d’où il vient et dans lequel il s’est formé; par cette piété, il s’acquitte en quelque sorte de son existence. En cultivant soigneusement ce qui a toujours été, il veut conserver pour ceux qui naîtront après lui les conditions dans lesquelles il est lui-même né - et c’est ainsi qu’il sert la vie. [...]

As-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

Comment l’histoire pourrait-elle mieux servir la vie qu’en attachant à leur patrie et à leurs coutumes nationales les peuples et les races les moins favorisés, en les y fixant et en les dissuadant d’aller chercher et disputer ailleurs de meilleures conditions de vie? Il semble parfois y avoir de l’obstination et de l’inintelligence dans ce qui pousse l’individu à rester pour ainsi dire vissé à tel groupe et à telle contrée, à telles laborieuses habitudes, à telle aride croupe montagneuse - mais c’est l’inintelligence la plus salutaire et la plus profitable à la communauté, ainsi que chacun s’en convaincra après avoir constaté les terribles effets que peut entraîner le goût des migrations aventureuses saisissant des populations entières, après avoir vu de près ce que devient un peuple qui a perdu sa fidélité envers son passé et s’abandonne à la recherche effrénée et cosmopolite du nouveau et du toujours plus nouveau. Le sentiment opposé, le bien-être que l’arbre tire de ses racines, le bonheur de savoir que l’on n’est pas totalement arbitraire et fortuit, mais que l’on est issu d’un passé dont on est l’héritier, la fleur et le fruit, et que l’on est par conséquent excusé, voire justifié d’exister - voilà ce que l’on désigne aujourd’hui comme le véritable sens historique. [...]

Qu'est-ce qui a du sens ?

Le danger, ici est que toute chose ancienne et passée, tant qu’elle demeure dans le champ de vision, finit par être couverte d’un voile uniforme de vénérabilité, tandis que ce qui ne témoigne pas de respect à ces vestiges, c’est-à-dire tout ce qui est nouveau et en train de naître, se trouve rejeté et attaqué. [...]

Lorsque la sensibilité d’un peuple s’émousse à ce point, lorsque l’histoire sert la vie passée de telle sorte qu’elle empêche la vie présente de se poursuivre et de se développer, lorsque le sens historique ne conserve plus, mais momifie la vie [...]

Même si cette dégénérescence ne se produit pas, même si l’histoire traditionaliste ne quitte pas le seul terrain sur lequel elle peut se développer sans nuire à la vie, elle comporte encore bien des dangers, notamment dans le cas où elle prend trop de puissance et étouffe les autres conceptions de l’histoire. Elle ne sait en effet que *conserver* l’histoire, non pas l’engendrer; c’est pourquoi elle sous-estime toujours ce qui est en gestation, car elle ne possède pour cela aucun instinct divinatoire - au contraire, par exemple, de l’histoire monumentale. [...]

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

On voit ici que l’homme a bien souvent besoin, outre la façon monumentale et traditionaliste d’aborder l’histoire, d’une *troisième façon*, la façon *critique* : et ce, encore une fois, au service de la vie. Il ne peut vivre, s’il n’a pas la force de briser et de dissoudre une partie de son passé, et s’il ne fait pas de temps à autre usage de cette force : il lui faut pour cela traîner ce passé en justice, lui faire subir un sévère interrogatoire et enfin le condamner; [...]

On se contente trop souvent de connaître le bien, sans le faire, parce qu’on connaît aussi le mieux, et qu’on ne peut le faire. [...]

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?

Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

5

L’excès d’histoire me semble nuisible et dangereux pour la vie à cinq points de vue : il engendre l’opposition précédemment évoquée entre l’intériorité et l’extériorité, et affaiblit ainsi la personnalité; il persuade une époque qu’elle possède la vertu la plus rare, la justice, à un degré plus élevé que toute autre époque; il perturbe les instincts du peuple, et entrave la maturation de l’individu comme celle de la communauté; il implante la croyance toujours nuisible en la vieillesse de l’humanité, la croyance d’être soi-même un épigone tard venu; il engage une époque dans la dangereuse attitude de l’ironie vis-à-vis de soi-même et, de là, dans l’attitude encore plus dangereuse du cynisme : ainsi disposée, elle évolue de plus en plus vers une habileté pratique servant des fins égoïste par laquelle toutes les forces vitales se trouvent paralysées et finalement détruites.

Revenons au premier point : l’homme moderne souffre d’un affaiblissement de sa personnalité. Le Romain de l’époque impériale perdit sa fibre romaine en voyant la terre entière soumise à ses ordres, il se perdit lui-même dans le flot des nouveaux arrivants et dégénéra dans ce carnaval cosmopolite des dieux, des coutumes et des arts; il n’en ira pas autrement de l’homme moderne, auquel ses artistes historiens présentent le festival permanent d’une exposition universelle. [...]

Il paraît presque impossible de produire un son fort et plein, si violemment qu’on frappe les cordes : la note s’éteint immédiatement, et l’instant d’après l’on n’entend plus que la faible et inconsistante vibration historique. En termes de morale : vous ne réussissez plus à fixer le sublime, vos actes sont des coups soudains, non un tonnerre roulant. Vous pouvez accomplir les choses les plus grandes et les plus merveilleuses, tout cela descendra quand même aux enfers, sans fastes et sans éclat. Car l’art s’enfuit, lorsque vous vous empressez de dresser sur vos actes le chapiteau de l’histoire. Celui qui cherche à comprendre, calculer, analyser au moment où, longuement ébranlé, il devrait fixer l’incompréhensible comme l’expression du sublime, celui-là peut bien être qualifié de sensé, mais seulement de la façon dont l’entend Schiller lorsqu’il parle du bon sens de l’homme sensé, qui ne voit pas certaines choses que voit l’enfant, qui n’entend pas certaines choses qu’entend l’enfant. Or ces choses-là sont plus importantes : s’il ne les comprend pas, c’est que son bon sens est plus puéril que celui de l’enfant et plus niais que la niaiserie même - malgré toutes les ridules de ruse qui sillonnent son visage parcheminé, malgré la virtuosité avec laquelle ses doigts savent démêler l’écheveau le plus embrouillé. Résultat : il a détruit et perdu son instinct, il ne peut plus, lorsque son intelligence vacille et que sa route traverse des désert se fier à l’« animal divin » et lui laisser la bride sur le cou. L’individu devient ainsi timoré et mal assuré, il ne se fait plus confiance : il plonge en lui-même, dans son intériorité, ce qui signifie ici seulement : dans l’amas confus des connaissances acquises qui ne se traduisent pas extérieurement, qui n’alimentent pas la vie. Pour ce qui est de l’extérieur, on remarque combien l’extirpation des instincts par l’histoire a presque transformé les hommes en ombres et en pures abstractions [...]

Peut-on se fier à l’intuition ?

Dans quelles situations fausses, artificielles et en tout cas indignes doit tomber, à une époque souffrant de culture générale, la plus sincère de toutes les sciences, la déesse honnête et nue de la philosophie! Elle ne se manifeste plus, en ce monde où l’uniformité extérieure est de rigueur, que dans le docte monologue du promeneur solitaire, dans la découverte fortuite de tel ou tel individu, dans le secret bien caché du cabinet d’études ou dans l’inoffensif bavardage entre de vieux universitaires et des enfants. Personne n’ose appliquer à soi-même la loi de la philosophie, personne ne vit en philosophe [...]

Plus encore : on pense, on écrit, on imprime, on parle, on enseigne philosophiquement; dans cette mesure, tout est à peu près toléré : c’est seulement dans les actes, dans la vie, comme on dit, qu’il en va autrement. En ce dernier domaine, on n’admet qu’un seul comportement, tout le reste est purement et simplement impossible : ainsi le veut la culture historique. Sont-ce encore là des hommes, se demande-t-on alors, ou seulement des machines à penser, à écrire et à parler? [...]

As-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

C’est ainsi que ma thèse doit être comprise et examinée : l’histoire n’est tolérable qu’aux fortes personnalités: quant aux faibles, elle ne fait qu’achever de les étouffer. Elle égare en effet le sentiment et la sensibilité, quand ceux-ci ne sont pas assez vigoureux pour mesurer le passé à leur aune. Celui qui n’ose plus se fier à lui-même, mais cherche machinalement conseil auprès de l’histoire en demandant : « Quel sentiment dois-je éprouver ici? », celui-là, la peur le transforme progressivement en comédien. Il se met à jouer un rôle, souvent même plusieurs rôles, et plus il en joue, plus il les joue mal et platement. [...]

Une fois que les personnalités ont été vidées et réduites de manière que j’ai décrite à l'éternelle absence de subjectivité, ou comme on dit, à l'objectivité, rien ne peut plus agir sur elles; que quelque chose de bon ou de juste se produise, dans le domaine des actions, de la poésie ou de la musique, aussitôt, l’homme cultivé et privé de substance s’empresse d’oublier l’œuvre pour s’enquérir de l’histoire de l’auteur. Si celui-ci a déjà plusieurs ouvrages à son actif, il faut aussitôt qu’on lui explique le sens de son itinéraire passé et la direction vraisemblable de son évolution future; on le compare à d’autres, on le dissèque, on l’interroge sur le choix de son sujet, sur sa façon de le traiter, on le décompose pour le reconstruire de manière plus satisfaisante, on le corrige et on l’admoneste. Les événements les plus étonnants peuvent se produire, l’essaim des historiens neutres est toujours là, prêts, d’aussi loin qu’ils l’aperçoivent, à prendre toute la mesure de l’auteur. L’écho retentit instantanément : mais toujours sous forme de « critique », alors qu’une seconde plus tôt, le critique n’aurait pas seulement rêvé que l’événement fût possible. L’œuvre ne produit jamais un effet réel, mais toujours une « critique »; et la critique elle-même ne produit pas plus d’effet, mais fait à son tour l’objet d’une nouvelle critique. Il est convenu de considérer qu’avoir beaucoup de critiques est signe qu’une œuvre a produit de l’effet, et qu’en avoir peu est signe qu’elle est tombée. Mais au fond, même quand l’effet produit est important, tout reste inchangé : un nouveau sujet de bavardage est apparu pour quelque temps, jusqu’à ce qu’il soit à son tour remplacé par un sujet encore plus récent, et tout continue comme avant. La culture historique de nos critiques empêche une œuvre de produire un véritable effet, c’est-à-dire un effet sur la vie et sur l’action. [...]

As-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

L’art transforme-t-il notre conscience du réel ?

L'oeuvre d'art peut elle nous apprendre quelque chose ?

6 [...]

Peu d’esprits servent en vérité la vérité, car il en est peu qui aient la pure volonté d’être justes, et parmi ceux-là, moins nombreux encore sont ceux qui ont la force de l’être. Il ne suffit nullement, en effet, de le vouloir, et l’humanité n’a jamais souffert de maux plus terribles que lorsque l’instinct de justice était servi par un jugement erroné; aussi le bien public exigerait-il *plus que toute autre chose* la propagation aussi large que possible de la bonne graine du jugement, afin qu’on sache toujours distinguer le fanatique du juge, le désir aveugle de juger de la force consciente d’être en droit de le faire. Mais comment inculquer la faculté de juger? Les hommes, quand on leur parlera de vérité et de justice, resteront éternellement indécis, se demandant si c’est le fanatique ou le juge qui s’adresse à eux. Il faut donc leur pardonner d’avoir toujours accueilli avec une particulière bienveillance les « serviteurs de la vérité » qui n’ont ni la volonté ni la force de juger, et qui se donnent pour tâche de chercher la connaissance « pure, sans conséquence » ou, plus explicitement, la vérité qui n’aboutit à rien. Il existe un très grand nombre de vérités indifférentes, il existe des problèmes dont la solution ne coûte aucun effort sur soi-même, encore moins de sacrifice. Un homme peut bien, dans ce domaine indifférent et inoffensif, se transformer en un froid démon de la connaissance. Et pourtant! Même quand, en des temps particulièrement favorisés, des cohortes entières de savants et de chercheurs se transforment en de tels démons, il reste malheureusement possible que le sens d’une haute et rigoureuse justice, c’est-à-dire l’essence la plus noble de son prétendu instinct de vérité, fasse défaut à cette époque. [...]

La détermination du bien n’est-elle qu’une affaire d’opinion ?

Grillparzer va même jusqu’à dire : « Qu’est-ce que l’histoire, sinon la manière qu’a l’esprit de l’homme de percevoir *les réalités qui lui sont impénétrables*; de relier des choses dont Dieu seul sait si elles ont un rapport entre elles; de remplacer l’incompréhensible par Ie compréhensible; d’introduire ses notions de finalité extérieure dans un tout qui ne connaît sans doute qu’une finalité intérieure et, inversement, de trouver du hasard là où mille petites causes ont agi? Tous les hommes suivent simultanément leur nécessité individuelle, de telle sorte que des millions de lignes courbes ou droites courent les unes à côté des autres, s’entrecroisent, se soutiennent, se contrarient, progressent, reculent; elles prennent ainsi l’une pour l’autre un caractère fortuit et il devient impossible d’établir, hormis les effets des phénomènes naturels, l’existence d’une nécessité d’ensemble, englobant la totalité du réel.» Mais c’est justement une telle nécessité que ce regard «objectif» sur les choses doit tirer au jour! C’est là un présupposé qui, lorsqu’il est énoncé par l’historien comme un article de foi, ne peut prendre qu’une forme bien étrange; Schiller sait certes à quoi s’en tenir sur l’aspect profondément subjectif de ce postulat quand il dit de l’historien : « l’un après l’autre, les phénomènes commencent à s’arracher au hasard aveugle, à la liberté sans loi, pour s’insérer harmonieusement dans un tout cohérent qui n’existe à vrai dire que dans son imagination ». [...]

C’est seulement à partir de la plus haute force du présent que vous avez le droit d’interpréter le passé; c’est seulement dans l'extrême tension de vos facultés les plus nobles que vous devinerez ce qui, du passé, est grand, ce qui est digne d’être su et conservé. L’égal ne peut être connu que par l’égal! [...]

Un grand savant et un esprit borné, voilà qui se rencontre déjà plus facilement sous un même bonnet.

Seul l’homme d’expérience, l’homme supérieur écrit l’histoire. Celui qui n’a pas fait certaines expériences plus grandes et plus élevées que tous les autres hommes ne saura jamais lire la grandeur et l’élévation dans le passé. La parole du passé est toujours parole d’oracle, vous ne la comprendrez que si vous devenez les architectes du futur et les interprètes du présent. On explique de nos jours l’extraordinaire rayonnement de Delphes par le fait que les prêtres delphiques possédaient une exacte connaissance du passé; il convient maintenant de savoir que seul celui qui bâtit l’avenir possède le droit de juger le passé. En regardant devant vous, en vous assignant un but élevé, vous muselez simultanément cet exubérant instinct analytique qui ravage votre présent, vous interdit presque toute tranquillité et vous empêche de croître et de mûrir paisiblement. Dressez autour de vous la palissade d’une haute et vaste espérance, d’une entreprise pleine d’espoir. Formez en vous l’image sur laquelle se réglera l’avenir et oubliez la croyance superstitieuse qui vous condamne à ne plus être que de simples épigones. Cet avenir vous donne assez à méditer et à découvrir; mais n’allez pas demander à l’histoire qu’elle vous indique les moyens et les instruments nécessaires pour le réaliser. Si en revanche vous vous plongez dans la vie des grands hommes, vous y trouverez une suprême injonction de mûrir et d’échapper au carcan d’une époque qui vous prive d’éducation et qui trouve son intérêt à ne pas vous laisser mûrir, afin de vous dominer et de vous exploiter. Et s’il vous faut des biographies, que ce ne soient pas celles qui ont pour refrain : « Monsieur Un Tel et son temps », mais celles qui devraient avoir pour titre : « Un lutteur contre son temps ». Rassasiez vos âmes de Plutarque et, en croyant à ses héros, osez croire en vous-mêmes. Une centaine d’individus éduqués de façon non moderne, c’est-à-dire mûris et habitués à respirer un air héroïque, suffiraient à réduire au silence toute la bruyante pseudo-culture de notre temps. [...]

Le futur n’existe-t-il que dans notre pensée ?

As-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

Friedrich Nietzsche, Considérations inactuelles II, 1874

De l’utilité et des inconvénients de l’histoire pour la vie

Denis Grozdanovitch, *Rêveurs et nageurs ou du plaisir parmi les difficultés*, 2005

De la difficile légèreté d’être

« La mélancolie n’est pas le malheur mais le sentiment du malheur, sentiment qui n’a rien à voir avec ce qu’on affronte, puisqu’on l’éprouverait au cœur même du paradis. Nul besoin d’adversité ni d’enfer, la certitude de l’inanité suffit. La mélancolie est l’apothéose de l’à-quoi-bon, c’est le triomphe de l’inéluctable ressenti comme mélodie sans trêve, comme tonalité fondamentale de la vie. »

Voilà ce que nous déclare Cioran.

Si je m’incline devant « la certitude de l’inanité » j’aimerais cependant faire remarquer que cette mélancolie engendrée par « le triomphe de l’inéluctable » est principalement éprouvée par ceux qui ont cru avec force, un jour, qu’il pût jamais en être autrement.

Ne peut-on observer, en effet, que ce sont ceux-là mêmes - ayant naïvement et désespérément souscrit dans leur prime jeunesse aux *assurances éternelles*, aux garanties d’immortalité promises par l’Église chrétienne (et pour cela, point n’est nécessaire d’être expressément dévot, il suffit, bien entendu, d’avoir été longuement perfusé au sérum culturel instillé dans nos veines par notre éducation) - qui, ensuite troublés par le scepticisme inhérent à la réflexion rationnelle, profondément déstabilisés par la révélation de mythologies culturelles radicalement indifférentes à toute angoisse ontologique (et ne glorifiant nullement, soit dit en passant, la souffrance méritante), se jettent alors avec de vilaines rages d’enfants gâtés - soudain spoliés de leur éventuel *bon point métaphysique* - dans le désespoir nihiliste, la mélancolie sarcastique, amère et vengeresse ? Ne montrent-ils pas par là combien ils ont pu s’enticher dans leur tendre et candide enfance - soigneusement protégée du réel - des glorieuses, miraculeuses et méritoires récompenses prétendument réservées aux gentils catéchumènes ? N’en demeurent-ils pas, par la suite, irrémédiablement grevés de l’intérieur par une aigre nostalgie mélancolique, et ne commencent-ils pas, sous le coup de la déception, non seulement à prouver cette « apothéose de l’à-quoi-bon », mais encore à distiller méchamment leur ressentiment désenchanté, se jetant avec une fureur autodestructrice dans les bras de Némésis ? Plus dommageable encore, hélas, ne développent-ils pas bien souvent alors - privés de leur chère transcendance - une funeste propension à vouloir régler sévèrement et de manière *institutionnellement coercitive* les choses d’ici-bas, se ralliant tout naturellement, pour ce faire, à des idéologies nettement fascisantes ?

Il y a belle lurette, en tous cas, que je sais pertinemment combien ces athées persifleurs et cyniques, ces Don Juan sarcastiques, ces nihilistes *à la slave*, ces thuriféraires [servant d'autel chargé du maniement de l'encensoir lors de la messe] de l’absurde, sont intimement (et inconsciemment) les plus *intégristes* d’entre nous - les plus éloignés, à tout le moins, d’une éventuelle légèreté païenne insouciante ou d’un quelconque stoïcisme fataliste face à l’inéluctable ! Leurs sarcasmes, leurs constats sardoniques, ont toujours sonné à mes oreilles comme des jérémiades. Enfin donc, que c’est bien de longue date, en dépit du respect fraternel que j’éprouve pour tous ceux qui, comme lui, résistent vaillamment à l’optimisme dogmatique et imbécile d’aujourd’hui, ce qui m’a toujours semblé suspect chez Cioran.

Il y a chez ce fils de pope [prêtre chrétien orthodoxes], brillant écrivain et humoriste, mais sacrifiant trop souvent au conformisme de l’anticonformisme à mon goût, une certaine jouissance maligne à vouloir désespérer son prochain, non point tant à cause de ce que la vie a toujours été et demeure en elle-même (offrant, ce me semble, de magnifiques compensations à ses aspects désastreux) qu’au nom de la déception qu’il éprouve à réaliser « l’inanité », pour le coup, des grandes espérances consolatrices qu’on lui avait fait miroiter dans sa tendre et pieuse enfance, et dont les divers mirages l’avaient alors tant émerveillé qu’il ne peut plus désormais (incapable de s’adapter à une nouvelle donne et d’éprouver le moindre enthousiasme sportif et ludique pour l’existence telle qu’elle se présente au commun des mortels) que soupirer à leur suite, vitupérant au passage avec aigreur à l’encontre de ce nouveau réel *trivial* qu’il croit avoir enfin débusqué, lequel est fort éloigné de mener jamais à cette saint-sulpicienne apothéose paradisiaque à laquelle il avait tant voulu croire au départ.

Chacun sait que désespérer son auditoire dans une première période afin de vanter les avantages et béatitudes du royaume divin dans la seconde est la méthode rhétorique éprouvée des prédicateurs. Cioran, qui, lui, nous inflige en permanence la première mais nous prive de la seconde et qui se considère probablement comme une sorte de grand stoïque glacé un peu démoniaque, ne soupçonne manifestement pas à quel point il n’est peut-être, en réalité, que la triste moitié inconsciente d’un évangélisateur.

En fait, à bien y regarder, c’est à une variante balkanique du calvinisme que nous avons vraisemblablement affaire ici, laquelle mène une guerre larvée contre toute vision païenne, multiple, baroque et éventuellement joyeuse de l’existence. Pour des puritains de cette eau, l’existence telle qu’elle se présente, dans un impie jardin laissé à l’abandon, par exemple, est insupportable défi, insulte à cette rationalité intangible qui est leur credo dogmatique inconscient. Ces hygiénistes latents, fatalement répugnés par le désordre anarchique qui leur paraît régner dans le monde, et devant l’impossibilité de le planifier efficacement, prônent, sous le thème de l’absurdité et de l’inconvénient d’exister, une sorte de rigueur morale déguisée. Ils envisagent souvent - ce qui paraît irréfutable ! - de résoudre le problème que leur pose le réel en se supprimant eux-mêmes. L’ennui, ici encore, demeure leur conception approximative du réel qui, leur faisant négliger le simple fait d’en être inévitablement partie intégrante (à savoir ballottés par leurs désirs inconséquents, comme tout le monde), les dupe une fois de plus et les oblige à s’accrocher à la vie *au moins encore quelque temps*, ce qui fait qu’à la longue ils ne réalisent que rarement ce magnifique projet. La vérité (si l’on ne répugnait pas à prononcer ce vilain mot) pourrait bien être, après tout, que non seulement ces dandys dédaigneux ne prétendent répudier et vilipender l’existence que par amour forcené pour elle, adoptant au bout du compte - vis-à-vis de cette réalité fluctuante qu’ils prétendent rejeter faute de pouvoir la maîtriser - une attitude contra-phobique. II est d’ailleurs amusant de pointer ce faux paradoxe qu’ils demeurent, pour Ia plupart, de grands hypocondriaques devant l’Éternel. Mais au fond, leur fonction ne serait-elle pas de nous rappeler à quel point nous ne sommes, la plupart du temps, que les marionnettes inconscientes de notre propre théâtre mental tragi-comique et ne devrions-nous pas les en remercier ? [...]

Ne fait-on que fuir le réel ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

Est-ce illusoire de chercher á être heureux ?

La philosophie peut-elle parler de la religion ?

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

Que nous apprend la mort ?

Apologie des fantômes [...]

Aussi, ne m’accordant que le furtif plaisir un peu amer du voyeur, je m’échinais avec application, sans me laisser trop dissiper, à essayer de comprendre ce qui avait bien pu pousser Jules de Gaultier, lui qui paraissait si humoristiquement prévenu des pièges innombrables où nos illusions vaniteuses nous poussent sans répit et, en l’occurrence, pour une obscure et vétilleuse [qui s'attache à des vétilles, aux seuls menus détails] vexation concernant de dérisoires palmes académiques compromises par un simple article critique, à provoquer son ancien ami et thuriféraire Falante, le podagre [se dit de quelqu’un souffrant de la goutte] impotent, en un méchant duel au sabre (où, soit dit en passant, lui-même excellait). Je lisais les rares comptes rendus relatant l’événement - qui avait alimenté à l’époque la *Gazette de Saint-Brieuc* - et je levais me rendre à l’évidence que les us et coutumes d’une époque prévalaient grandement sur l’éventuelle jouissance d’une pensée quelconque, que la sagesse et l’humour dans la vie immédiate n’entretenaient que peu de rapports, au bout du compte, avec la pertinence intellectuelle, que les mœurs en vigueur l’emportaient donc, la plupart du temps, sur les idées, aussi brillantes puissent-elles être. [...]

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Oui, le temps dévore tout : nos amours, nos paysages, et promptement notre vie elle-même. Nos seuls remparts contre la mort sont la culture, c’est-à-dire la mémoire, et l’art qui est la feuille où, tel un entomologiste qui garde aux ailes fugitives des papillons leurs couleurs diaprées, nous fixons nos amours mortes et nos illusions abolies. Créer des personnages, c’est mettre au monde des enfants immortels. L’adolescente d’hier est à présent une jeune femme. Demain elle sera une vieille dame et bientôt elle sera morte. Cependant, le personnage qu’elle a inspiré au romancier quand elle avait quinze ans continue, lui, de témoigner ce qu’elle fut, et demeure vivant - his yet surviving page - pour l’éternité. La fonction de l’écriture est une fonction résurrectionnelle, pascale. Byron est mort, celle qui lui servit de modèle pour la Francesca du « Siège de Corinthe » est morte, elle aussi, et, fors les érudits, personne ne sait plus son nom, mais Francesca, elle, vit toujours d’une vie ineffable, immortelle, et le rythme des mots lui fait un cœur qui jamais ne cessera de battre :

Il regarda, il vit ; il reconnut ce visage

Si beau, cette silhouette si gracieuse ;

C’était Francesca qui se tenait auprès de lui.

La jeune fille qui aurait pu être sa fiancée !

Oui, nos morts, nos pauvres morts, sont pareils à ces cierges qui brûlent dans la nuit de Pâques où les tombeaux s’ouvrent et où la mort est vaincue.

Gabriel Matzneff, La diététique de Lord Byron.

Le temps détruit tout ?

Le temps est-il la limite de l’homme ?

L’art peut-il manifester la vérité ?

En quoi la beauté artistique est-elle supérieure á la beauté naturelle ?

En avant-propos d’un de ses livres, Chesterton fait une louange de l’oubli, expliquant que celui-ci nous permet non seulement de vivre plus heureux en ne nous remémorant pas sans cesse les désastres et les mauvais aspects de l’existence, mais encore qu’il est une bénédiction pour la littérature puisqu’il nous permet de redécouvrir les plus beaux textes après les avoir oubliés. Or curieusement, cette boutade m’a soudain permis de mesurer l’ampleur possible de la théorie nietzschéenne de l’éternel retour.

Pourquoi, en effet, n’en serait-il pas ainsi de nous également ?

Pourquoi ne pas imaginer qu’il nous est donné de revivre plusieurs fois, si ce n’est de façon permanente et dans notre intégrité individuelle circonstanciée, du moins dans cette latente partie de nous-mêmes - essentielle ? - où s’exalte la jouissance, le bonheur d’exister et dans laquelle, pour les besoins de la cause (celle précisément du *nécessaire oubli* auquel je faisais allusion), il nous serait interdit de nous reconnaître d’une fois sur l’autre - afin que « Le Même » puisse se représenter sans cesse sous des apparences nouvelles ?

Interdiction métaphysique qui fournirait l’explication de ce vertige d’angoisse qui nous saisit, en revanche, à la simple évocation d’une possible éternité statique - la Vie, l’Existence, la Volonté Schopenhauerienne, l’Énergie Vitale (appelons-la comme on voudra) ayant besoin, pour se perpétuer, d’une métamorphose permanente ; ce qui expliquerait encore le besoin insatiable qui nous taraude de renouveler le quotidien au moyen d’artifices variés, souvent dérisoires.

Il est, en tous cas, réjouissant, ironique et rassurant de nous représenter nos individualités comme des leurres fabriqués pour nous éblouir, nous faire nous élancer sans relâche vers l’objet de nos désirs, d’imaginer que ces « personnes », qui nous sont si chères et qui nous obnubilent tant lors de nos différentes incarnations, ne sont peut-être que des marionnettes brandies par l’Énergie Vitale sur la scène du monde, afin de créer l’indispensable émulation nécessaire à la Péripétie ! 1 [...]

X

Eh bien, maintenant que nous nous sommes vues une bonne fois l’une l’autre, dit la licorne, si vous croyez en mon existence, je croirai en la vôtre. Marché conclu ?

Lewis Carroll. [...]

Peut-on distinguer le rêve de la réalité ?

- C’est tout réfléchi ! dit Zanzotti, car ça n’a aucune importance ! Les reflets dans les miroirs, comme la forme des nuages, les trajectoires des balles au-dessus d’un filet entre deux raquettes ainsi que celles des planètes, les champs de bataille ou l’agencement des plus beaux jardins, nos amours les plus intenses ou nos grandes déceptions, tout cela n’est que trompe-l’œil et ce n’est pas plus important qu’une partie de marelle jouée par deux fillettes dans une impasse des Marolles ou bien qu’une course entre escargots organisée par des bookmakers chinois dans un bouge de Shanghaï ! C’est une vaste fantasmagorie à laquelle nos personnes participent, mais qui ne nous concerne pas essentiellement, nous ne sommes que des figurants, les pions d’une partie dont l’enjeu nous dépasse…

Vous savez, j’ai pas mal lu quand j’étais jeune et il y a un passage des Bhagavad-gitâ qui m’a frappé. Krishna dit de lui-même en tant que dieu : je suis le jeu du joueur. Moi, je l’interprète ainsi : s’en remettre au hasard dans les décisions, c’est être à la hauteur des vicissiudes de l’existence, car l’habileté suprême consiste à se maintenir en équilibre au milieu du changement des événements. Le fait que, par ailleurs, la plupart des joueurs, par une contradiction avec eux-mêmes, cherchent des systèmes fait partie du contrepoint humoristique de l’existence : nous faisons toujours, simultanément, ce qui ôte son sens à notre volonté intime. Pour vous, ça a été le sport, si je comprends bien… Mais vous raconterai-je un jour comment je suis devenu ingénieur alors que je ne m’intéressais qu’à la littérature ?

- Oui, vous avez raison, j’ai sans doute passé des heures et des heures sur un court de tennis pour ne pas m’affronter à ce qui m’importait vraiment. Cela dit, je ne regrette rien car, ce faisant, je me suis tout de même bien amusé, peut-être plus, après tout, que si j’avais réellement fait ce que je voulais faire.

- Sans doute ! voilà qui est bien philosophé. Et puis, de toutes les façons, il en est ainsi pour tout le monde : ces diversions sont inévitables ! Mais assez parlé ! Mettons-nous maintenant dans la peau de deux nouveaux amis, enchantés de s’être rencontrés et qui vont faire diversion en allant prendre deux bonnes bières belges, proposa Zanzotti qui, me passant un bras sur l’épaule, m’entraîna vers le bar le plus proche.

Qu'est-ce qui a du sens ?

Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?

Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

La chance existe t-elle?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Être libre, est-ce ne rencontrer aucun obstacle ?

L'idée d'une liberté totale a-t-elle un sens ?

Avons nous le choix d’être libre ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

L’ironie infinie des herbes folles entoure les tombes...

Giorgio Manganelli, Itinéraire Indien, p. 115. [...]

Le temps est-il la limite de l’homme ?

Que nous apprend la mort ?

Mais s’il faut « lutter passionnément contre l’oubli », c’est en outre d’un même mouvement parce que « les morts dépendent entièrement de notre fidélité ». Nous en sommes responsables parce que « le passé ne se défend pas tout seul comme se défendent le présent et l’avenir » : « le passé comme les morts a besoin de nous ; il n’existe que dans la mesure où nous le commémorons. Si nous commencions à oublier les combattants du ghetto, ils seraient anéantis une deuxième fois. Nous parlerons donc de ces morts, poursuit Jankélévitch, afin qu’ils ne soient pas anéantis ; nous penserons à ces morts, de peur qu’ils ne retombent, comme disent les chrétiens, dans le lac obscur, de peur qu’ils ne soient à jamais engloutis dans les ténèbres ».

Le devoir de mémoire, dont « l’Imprescriptible » fait partie et sans lequel elle ne serait qu’une affaire privée élevant de bons sentiments, nous le devons aux morts afin de leur rendre justice. Pour qu’ils restent présents parmi nous dans toute leur humanité restituée, et qu’ils soient à jamais réinscrits au lieu du genre humain qu’ils n’ont jamais cessé d’habiter malgré leurs bourreaux. Il y va du lien ontologique qui les relie à nous et nous à eux et dont nous devons témoigner.

Alain Le Guyader (article du Magazine Littéraire sur Vladimir Jankélévitch, juin 95).

J’ai soigneusement noté ce passage dans mon carnet car il est l’occasion pour moi d’une grande perplexité. Ayant toujours été très attentif à ce qui pourrait ressembler aux éventuels vœux ou désirs posthumes des défunts et fort soucieux de leur souvenir, je demeure pourtant hanté par cette question : « Et si eux, les morts, préféraient l’oubli ? Si eux, *là où ils en sont*, optaient pour l’insouciance, la légèreté, l’inconséquence à leur endroit, bref, pour la grande dissolution complète dans le lac obscur, précisément ? »

Il y a là une dimension ontologique et même métaphysique qu’un penseur de nature presque exclusivement morale comme Jankélévitch ne semble pas pouvoir embrasser. En réalité, il semblerait que son souci soit d’ordre avant tout préventif. Il s’agit non point tant, pour lui, me semble-t-il, de rendre justice aux morts que de chercher à empêcher la réapparition de semblables calamités.

En effet, cette réflexion et cet impératif du devoir de mémoire ont-ils vraiment souci des morts en eux-mêmes dont il est si difficile, après tout, de connaître les vœux ? Tout ceci demeure peut-être, au bout du compte, une sorte de paradoxe, une contradiction insoluble qu’il faut accepter dans toute son ambiguïté. Pour cela - être capable de soutenir en permanence cette aporie - sans doute nous faut-il nous transformer en Janus *bifrons*, ce dieu double et peut-être schizophrénique dont il n’a pas été assez remarqué qu’il est censé, dans l’Olympe, être assis pour l’éternité sur « la chaise de l’oubli » ! En effet, ne nous faudrait-il pas, pour rester pleinement en accord avec nous-mêmes, à la fois commémorer et oublier ? Et la chose s’avérerait après tout possible si nous parvenions à envisager ce double mouvement : commémorer sur le plan politique et social, tout en oubliant sur le plan personnel. En sorte que ce devoir, partagé collectivement, pèserait moins lourd sur nos épaules de frêles vivants pour qui, trop souvent hélas, le courage vient à manquer. [...]

L'action politique doit-elle être guidée par la connaissance de l'histoire ?

As-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

La justice ne relève-t-elle que de l'Etat ?

Que nous apprend la mort ?

La fête est-elle toujours un gaspillage ?

Pourquoi un acte est moral ?

Souviens-toi du futur !

Le Talmud

Il existe une expression espagnole employée par les Sud-Américains qui m’a toujours fasciné : « un recuerdo del porvenir », un souvenir du futur !

Proust, dans un passage célèbre de *la Recherche*, évoque cette fois où il eut une première communication téléphonique avec sa mère. Il nous décrit l’impression que lui procure cet échange de voix transmises électriquement et il compare l’expérience à un dialogue avec un interlocuteur déjà mort, qui s’adresserait à vous d’outre-tombe.

Une semaine après que je lui eus envoyé ma première lettre, C.R., le poète que j’admirais, me fit la surprise, avant même de m’avoir répondu par voie épistolaire, de me joindre au téléphone. (« Savez-vous comment j’ai fait pour trouver votre numéro ? Tout simplement en demandant aux renseignements téléphoniques ! », me dit-il en riant.) Sa voix, altérée par une opération du cancer du poumon dont il sortait à peine, ressemblait à celle d’un coureur de fond à bout de souffle. Elle me fit l’impression d’émaner de quelque arrière-monde.

Pendant les trois années qui lui restaient à vivre et durant lesquelles nous correspondîmes également, C. R. prit l’habitude de m’appeler souvent, toujours à des moments imprévus et sans jamais, toutefois, me communiquer son propre numéro. Il m’appelait pour bavarder et, au cours de l’entretien, sa voix s’essoufflait progressivement, un peu plus à chaque fois… Cependant, nous ne nous rencontrâmes jamais en chair et en os. Je compris, entre les mots, deux choses : qu’il lui était devenu pratiquement impossible de se déplacer et qu’il m’appelait en cachette de ceux qui prenaient soin de lui. Il y avait, en outre, de longues périodes où il n’appelait plus, évoquant, lorsqu’il le faisait de nouveau, cette « habitude » qu’il faudrait bientôt prendre qu’il n’appelle plus. C’était donc cette voix spectrale et merveilleusement flûtée, dans ce qui lui restait de timbre vivant qui, de temps à autre, à des moments inattendus, me réveillait de ma « pleine vie » pour me rappeler à l’essence platonique du commerce poétique.

Chose étrange, lors des nombreuses fois où il appela. C. R. tomba toujours directement sur moi et toujours à des moments d’entière disponibilité de ma part. Comme s’il m’*avait guetté*. La toute dernière fois pourtant, il eut affaire à ma fille à qui non seulement il donna un numéro de téléphone où éventuellement rappeler, mais auprès de qui il insista pour dire qu’il fallait absolument que je le rappelle au plus tôt car il pensait être en mesure de sortir cette après-midi-là pour que nous nous rencontrions enfin. Rentré chez moi, je rappelai. Le numéro ne répondit pas. Quelques jours plus tard, j’appris sa mort par les journaux.

Lorsque je songe à lui désormais, que je relis ses merveilleux poèmes, son journal, j’entends sa voix, dont j’avais presque tout de suite compris qu’elle s’adressait à moi déjà en provenance du futur ! …

Le temps est-il un processus linéaire ?

Le futur n’existe-t-il que dans notre pensée ?

.. Lao Tseu et Ruysbroek suggèrent

qu’il ne faut pas trop s’attacher

parce que les attachements sont des liens

c’est sûr

Mais le peuplier-tremble enfonce ses racines

Et au mouillage, le navire raisonnable

Jette un moment l’ancre

Continuez votre route

Soleil Planètes Astres Galaxies Millénaires

Je m’arrête Juste un petit instant

Ne m’attendez pas Je vous rejoins. [...]

Est-on soi même ou le devient-on ?

Cela a-t-il un sens de vouloir échapper au temps ?

Exister, est-ce profiter de l’instant présent ?

Prendre son temps est-ce le perdre ?

Par cette après-midi ensoleillée où la claire et exaltante lumière printanière, filtrant à travers les hautes verrières du British Museum, venait illuminer les corps recroquevillés, ratatinés et *confits* dans la mort, s’insinuait en moi l’étrange pensée que le motif qui avait poussé ces Egyptiens si lointains (si lointains qu’ils en paraissaient imaginaires et ils l’étaient d’ailleurs en quelque sorte…) à nous préparer ces étonnements d’aujourd’hui, n’était pas uniquement celui, couramment allégué, du désir d’immortalité des grands de ce monde, mais, plus subtilement peut-être, une sorte *d’aristocratisme intemporel*, une tentative de collaboration à l’œuvre collective de l’humanité (s’il en est une), une manière de nous proposer à nous autres, très incertains rejetons de l’avenir, des modèles d’êtres accomplis. Ils auraient alors emmailloté et conservé ce qu’ils avaient estimé être des exemplaires parfaitement réussis du genre humain et animal de leur époque - et pour eux, bien sûr, les rois et leur progéniture (mais aussi leurs favoris, humains ou non humains, les belles courtisanes enfin, dont les formes pétrifiées demeuraient presque tentantes sous les langes millénaires !) ne pouvaient manquer d’être la quintessence de l’accomplissement. Dans mon ivresse londonienne printanière, je croyais donc voir d’un seul coup dans cette volonté de préservation, non point, comme on nous l’avait assuré au cours de nos chères humanités, un défi orgueilleux et hiératique face à la décomposition universelle, mais plutôt un vœu adressé à la vie bien vivante, une offrande concrète du plus lointain passé à l’avenir le plus éloigné.

« Voici ce que notre temps a produit de mieux, semblaient dire ces reliques : des structures, des caricatures - inanimées et abstraites sans doute - de ce que fut la splendide réalité de notre civilisation, mais peut-être, à travers les apparences de ces vestiges d’absolu, pourrez-vous deviner, vous autres *survenants* de l’avenir, le principe qui a présidé à leur épanouissement, tirer un enseignement de certaines qualités intrinsèques encore perceptibles dans les silhouettes idéales de ces formes desséchées ? » [...]

Le temps est-il la limite de l’homme ?

Le temps détruit tout ?

L’homme doit-il se résigner à mourir ?

- Papa, demanda encore Giannina, pourquoi les tombes anciennes vous rendent-elles moins tristes que les tombes plus récentes ?

Une bande [des paysans locaux plus ou moins en goguette] plus nombreuse que les autres, qui occupait une bonne partie de la chaussée et chantait en chœur sans se soucier de nous céder le pas, avait contraint notre auto presque à s’arrêter. L’interpellé mit en seconde.

- C’est facile à comprendre, répondit-il. Ceux qui sont morts depuis peu sont plus proches de nous, et justement à cause de cela, nous les aimons plus. Tandis que, vois-tu, les Étrusques, il y a si longtemps qu’ils sont morts - et de nouveau, c’était une belle histoire qu’il racontait - que c’est comme s’ils n’avaient jamais vécu, comme s’ils avaient *toujours* été morts.

Nouveau silence, plus long. Au bout duquel (nous étions déjà tout près de l’esplanade située devant l’entrée de la nécropole et qui était pleine d’autos et de cars) ce fut au tour de Giannina de donner sa leçon.

- Mais non, déclara-t-elle avec douceur, en disant cela, tu me fais penser au contraire que les Étrusques ont vécu eux aussi, et je les aime aussi, comme tous les autres.

La visite de la nécropole se déroula ensuite, je me le rappelle, sous le signe de l’extraordinaire tendresse de cette phrase. C’est Giannina qui nous avait mis en état de réceptivité. C’était elle, la plus petite, qui, en certain sens, nous tenait par la main.

Giorgio Bassani, Le jardin des Finzi-Contini, p. 16. [...]

Est-ce réaliste de prétendre pouvoir aimer tous les hommes ?

Le temps est-il la limite de l’homme ?

Un bref périple aux Indes occidentales

Qu’une civilisation se forge d’après la trace (fragile, ténue, si facilement effaçable) que nous laissons de nos errements individuels et collectifs ; qu’il faille même, pour cette raison, ne jamais renoncer à errer et à nous enivrer de l’alcool de nos rêves - preuve en est qu’il faut toujours s’embarquer pour les Indes occidentales inexistantes pour découvrir l’Amérique.

Romain Gary [...]

Est-il absurde de désirer l'impossible ?

Peut-on distinguer le rêve de la réalité ?

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

Risquons nous de passer á coté de notre vie ?

La vie n’est rien d’autres que ce qu’un homme pense tout le jour.

Ralph aldo Emerson

Ne sommes-nous que la somme des choix que nous faisons ?

Exister, est-ce agir ?

Nous n’avions plus que Rodin à la bouche, mais Rodin, dans cette salle à la lumière blanche implacable, me semblait soudain affecté d’une insupportable emphase tout à fait comparable à celle qu’avait manifestée, presque à la même époque, un Delacroix dans ses gigantesques compositions tout en mouvements héroïques, en convulsions, en transports « sardanapalesques »… Bien entendu. L’un comme l’autre restaient préservés du ridicule par la maîtrise technique de leur art, par la fermeté et le caractère de leur facture. Il n’en restait pas moins que, confronté dès mon plus jeune âge à l’art bourgeois décoratif omniprésent dans les écoles et les bâtiments publics, cette sorte de pompe et de pose romantique XIXe siècle, cette démonstration un peu trop grand style - qu’on aurait peut-être pu qualifier de « panache gaulois » - conservait, à mes yeux, quelque chose de définitivement boursouflé.

Il me parut évident que dans un avenir indéterminé mais relativement proche, ce serait l’art de Maillol qui nous réconcilierait avec Eros Pantocrator, tandis que Rodin n’apparaîtrait plus que comme un grand artiste fourvoyé dans une des impasses de la sensiblerie esthétisante. D’ailleurs, dans un petit texte didactique comme il y en avait tant apposés un peu partout dans les musées américains pour guider les autodidactes, j’appris qu’à la fin de sa vie, c’était Rodin qui avait commencé d’être influencé par Maillol et non l’inverse. [...]

L'art est-il une affaire de goût personnel ?

Une oeuvre d'art a-t-elle toujours un sens ?

Restant à méditer sur cette agonie désormais presque échue et pressentie un siècle auparavant par un artiste visionnaire, lequel n’aurait, en revanche, sans doute jamais pu anticiper - même dans ses pires cauchemars - l’amplitude présente du processus, j’en vins à me repasser le film de ma brève incursion, quelques jours auparavant, en compagnie de Simon, dans l’actuel ghetto noir de Baltimore - que j’avais d’ailleurs déjà visité treize ans auparavant.

J’avais vu, au plus profond de rues encaissées entre de hauts immeubles sombres, des centaines et des centaines d’hommes et de femmes apparemment désœuvrés, errant nonchalamment, la plupart bouffis et amorphes, quasiment incapables de marcher, vêtus d’habits en nylon aux couleurs criardes, des sigles publicitaires leur barrant la poitrine et le dos, coiffés de casquettes de base-ball, chaussés de baskets brillantes? beaucoup portant sur l’épaule d’énormes postes de radio-stéréo qu’ils faisaient hurler sur le trottoir dans une infernale cacophonie, d’autres avachis sur les marches des perrons d’immeubles et fixant l’espace devant eux dans une sorte de morne hébétude, sans la moindre lueur espiègle, défiante ou révoltée dans le regard. Je pouvais les voir - eux que j’avais vus une dizaine d’années auparavant si dignes, si beaux la plupart du temps, si jaloux de leur culture de pauvres, orgueilleux et joyeux en dépit des conditions précaires de leur existence - se goinfrer à présent de hot-dogs et de pop-corn, le tout arrosé de coca-cola qu’ils buvaient dans des verres en carton d’où dépassait une paille plongeant dans la glace pilée, beaucoup d’entre eux visiblement abrutis par les différents stupéfiants qui circulaient au grand jour de mains en mains ; adipeux, gavés de drogues, de nourriture, de musique à bon marché - anéantis, au vrai, dans leur âme et leur ancienne intégrité. J’avais compris alors la tactique pragmatique employée par les gens d’ici pour résoudre le problème des classes populaires noires : créer des ghettos doucereux où l’on acculturait insidieusement ceux qui avaient pu avoir la présomption, en un temps, de conserver leur différence - jugée trop indécente !

Me revint alors en mémoire un texte de Pasolini, que j’avais noté bien des années auparavant dans ses Écrits Corsaires :

La fièvre de consommation est une fièvre d'obéissance à un ordre non énoncé. Chacun ressent l’anxiété dégradante d’être comme les autres dans l’acte de consommer, d’être heureux, d’être « libre », parce que tel est l’ordre que chacun a inconsciemment reçu et auquel il « doit » obéir s’il se sent différent. Jamais la différence n’a été une faute aussi effrayante qu’en cette période de tolérance. L’égalité n’a, en effet, pas été conquise, mais est, au contraire, une « fausse égalité reçue en cadeau ».

Je songeais à tout cela devant le tableau de Pissarro ; à ce que j’aurais peut-être pu dire, aussi, à ce gentil étudiant californien « radical chic » avec qui j’avais noué conversation à la cafétéria et qui m’avait taxé de pessimisme rétrograde. Oui, à ce que j’aurais pu lui dire si j’avais jamais été convaincu qu’il veuille m’entendre et si je n’avais été, au bout du compte, le plus désabusé d’entre ces dilettantes décadents de la vieille Europe dont l’Amérique triomphante se défiait peut-être plus encore que des terroristes fanatiques, parce qu’elle redoutait sans doute - dans la partie d’elle-même qui commençait à se « lézarder » - de trop bien les comprendre. [...]

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

La culture est-elle libératrice ?

Risquons nous de passer á coté de notre vie ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Pourquoi voulons-nous être libres ?

La solitude est-elle sans valeur ?

Est-ce l’égalité des droits qui assure l’égalité des hommes ?

Circuler au fond de ces vertigineux précipices architecturaux en empruntant l’une ou l’autre des étroites ruelles qui séparent d’à peine quelques mètres deux immenses parois et apercevoir tout en haut, très haut, une parcelle de ciel bleu, parfois même un léger nuage qui passe comme une gaze poussée par le vent de mer, ne participait-il pas d’une sensation délicieusement névrotique ? La liberté, la légèreté suprême d’exister qui flottait avec insouciance tout là-haut, au bout de ce tunnel vertical, ne nous réjouissions-nous pas, en secret, de ne pouvoir l’atteindre jamais ? puisque ici, tout en bas, à la fois protégés par les murs et mécanisés par les impératifs du labeur automatique et fléché, nous pouvions jouir, mieux que nulle part ailleurs, du bonheur de la fourmilière, débarrassés de la tentation d’exister trop pleinement laquelle, au fond, nous terrorisait plus qu’autre chose avec ses risques, ses choix embarrassants, ses dangers potentiels !

Ici, bien au chaud au cœur de la citadelle sécuritaire, nous pouvions nous abandonner à la tranquillité ritualisée et sans pensée des prisonniers de longue date, dont on nous répétait si souvent qu’ils étaient effrayés à l’idée même de devoir un jour être libérés… [...]

Pourquoi voulons-nous être libres ?

Le besoin est-il l’origine du travail ?

La division du travail sépare-t-elle les hommes ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

Travailler, est-ce seulement mettre en oeuvre des techniques ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Exister, est-ce agir ?

Risquons nous de passer á coté de notre vie ?

Ne sommes-nous que la somme des choix que nous faisons ?

Serions-nous plus libres sans machines ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

“ Cette évocation poignante, Soutine l’avait sans doute réussie parce qu’il n’avait fait qu’esquisser l’image, comme dans le halo ondoyant d’un rêve - au point qu’on pouvait se demander si c’était bien cela qui était représenté, car il semblait par moments qu’on aurait pu y lire tout autre chose - et c’était justement cette ambiguïté permanente de l’interprétation qui nous touchait tant et nous enseignait que chaque chose, en ce monde était toujours si proche d’être ou de n’être pas ce qu’elle paraissait être, ou ce que nous aurions voulu qu’elle soit !... Dans les représentations indécises de Soutine, il semblait que le choix nous soit constamment laissé de ne pas concrétiser notre perception. Soutine réussissait - à travers son art tremblé d’une sincérité volontairement maladroite - à tant nous émouvoir parce qu’il évoquait *tout ce que nous croyions percevoir* comme au travers d’une vitre embuée par le rêve. [...]

Les apparences sont-elles trompeuses ?

L’art peut-il manifester la vérité ?

L’art transforme-t-il notre conscience du réel ?

Une oeuvre d'art peut-elle ne pas être belle ?

L'oeuvre d'art peut elle nous apprendre quelque chose ?

Une oeuvre d'art peut-elle échapper aux critères du beau et du laid ?

Georges Bellows : *Up the Hudson*, 1908.

La lumière blanchie et délavée d’un jour de grand vent ! Les vaguelettes frémissantes sur le fleuve. Le remorqueur à vapeur qui peine contre le courant. Quelques silhouettes *humanoïdes* balayées par une soudaine bourrasque, elle-même appuyée par une flambée de lumière crue, violente, et, tout alentour, les arbres et les taillis retroussés par la furie du souffle puissant…

Comme cela m’arrivait souvent, je ressentais soudain le paradoxe absurde de devoir me trouver dans un endroit confiné et à la lumière pauvre, pour éprouver la joie d’un spectacle solaire de plein air. Bref, j’éprouvais, une fois de plus, ce sentiment ambivalent qui me saisissait fréquemment dans les musées, et tout particulièrement devant les paysages les plus évocateurs : un malaise, un arrière-goût de vanité, de vaste malentendu, invalidant, si ce n’est la toile elle-même (qui avait sans doute été le plaisir secret et jubilatoire de l’artiste), du moins la gigantesque infrastructure de cet immense musée pompeux, monumental, presque funéraire, lequel emprisonnait, momifiait derrière une vitrine, ce qui n’avait été qu’un très bref instant vivifiant d’extase visuelle en plein vent.

Et la remarque de Jean Clair, notée peu de temps auparavant, me revenait en mémoire :

Il y a quelque chose en effet, comme le dit Blanchot, d’insupportablement barbare dans l’habitude du musée. Cela ne vient pas seulement de l’entassement de choses autrefois destinées à être goûtées dans leur singularité, cela vient aussi du sentiment de déportation de ces choses hors de leur lieu naturel, aussitôt suivie de leur concentration au nom d’une raison scientifique, comme il existe une raison d’État. Il y a un Archipel du Goulag des œuvres d’art.

Élevages de Poussière, p. 22.

Pourtant, ainsi que la toile (Eugène Speicher, *Deep Lake*, Canada) qui se trouvait à quelques mètres dans la même salle le démontrait avec brio, l’exactitude avec laquelle certains artistes parvenaient à rendre la lumière des beaux jours - surpassant amplement toute saisie d’ordre photographique - justifiait qu’on conservât précieusement ces instantanés d’exaltation esthétique, car ce que ces œuvres réussissaient à extraire, plus que la réalité tangible de l’instant précis, c’était le « substratum » de l’impression elle-même (la « *cosa mentale* » chère à Vinci) ; par la grâce du don synthétique propre à l’artiste, cette reconstitution d’un instant éphémère devenait le symbole quintessencié de « tous les aperçus fugitifs » ménagés par la grande nature de plein air, lorsqu’elle était ainsi transcendée par la lumière changeante des jours de soleil et de vent!

De surcroît, la fréquentation assidue de ces collections de « restitutions » vous amenait à goûter et surtout à reconnaître d’autant mieux, et d’autant plus subtilement, les instants eux-mêmes. Pour finir - dans un grand élan de réconciliation ! -je me rappelai (puisque je l’oubliais régulièrement) que je n’aurais sans doute pas éprouvé avec une telle ardeur ce subit besoin d’aller expérimenter par moi-même - « sur le motif » ces brèves extases, sans la patiente générosité des minutieux embaumeurs 2. [...]

L’art transforme-t-il notre conscience du réel ?

La sensibilité aux œuvres d'art demande-t-elle à être éduquée ?

En quoi la beauté artistique est-elle supérieure á la beauté naturelle?

L'oeuvre d'art peut elle nous apprendre quelque chose ?

L'art est-il moins nécessaire que la science ?

En quoi le sentiment esthétique se distingue-t-il du sentiment religieux ?

Salles des Picasso.

En dépit du fait que la plupart des toiles de la première salle me semblaient avoir terriblement mal vieilli, paraissant se rapprocher singulièrement de l’état de croûtes, les toiles des salles suivantes, dans l’ordre fléché de la visite, me réconciliaient provisoirement avec lui. Je dis provisoirement, car il y avait quelque chose en moi - malgré l’indéniable réussite de beaucoup de ses œuvres, son talent éclatant et peut-être même (pour contenter ceux qui ont besoin de cette formule fourre-tout) l’évidence de son « génie » - qui s’était toujours révolté, qui cherchait noise à Picasso et même, à la limite, une mauvaise querelle, car la vérité était que, d’instinct, j’avais toujours détesté l’homme autant que l’artiste. Au travers même des œuvres les plus convaincantes (car, en ce qui le concernait, il agissait plus de convictions que de réelle adhésion), il émanait quelque chose qui me hérissait singulièrement 3.

Tandis que je méditais ainsi devant quelques-unes de ses œuvres, me revint en mémoire son commentaire méprisant au sujet de Bonnard et des Nabis : « Ces peintres qui pratiquent la peinture comme on s’en va pêcher à la ligne ! ». Au souvenir de cette pique, je ressaisissais ce qui m’opposait fondamentalement à la « Star » de l’art contemporain : j’avais toujours nourri une tendresse toute particulière pour ceux qui - amateurs ou professionnels - s’en allaient, sac au dos et par tous les temps, peindre « sur le motif ». [...]

Une oeuvre d'art a-t-elle toujours un sens ?

Exister, est-ce agir ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Une fois de plus, il me semblait que John Cowper Powys avait parfaitement circonscrit ce qui me gênait peut-être le plus avec la peinture de l’entre-deux-guerres, celle qui avait voulu rompre avec la « contrainte » de la représentation (même s’il m’arrivait d’être entièrement fasciné, à l’occasion, par beaucoup de ses représentants tels Bram Van Velde, Poliakoff, Rauschenberg, Pollock, Hundertwasser, Klee, et tant d’autres…) :

C’est, je suppose, ce rude réalisme terrien dans mon tempérament qui fait qu’il m’est si difficile d’apprécier les harmoniques élaborées et les suggestions rythmiques des écoles futuriste et cubiste en peinture.

J’aime et j’admire, au contraire, le Post-Impressionnisme ; et je le tiens pour une grande et inestimable expérience dans l’histoire de l’art. C’est parce que le Post-Impressionnisme a un sens rafiné et barbare de *la magie splendide de la surface des choses où je vis d’habitude* - alors que les autres s’enfoncent et creusent dans ce qui est pour moi les « Harmoniques Mathématiques » profondément inintéressantes d’un très douteux Monde du Dessous. [...]

L'art est-il une affaire de goût personnel ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

Pose-toi la question, être ministre à la cour,

comment le comparer à être immortel dans la forêt ?

Un pichet de vin, un fourneau pour l’elixir,

le bonheur d’écouter le vent dans les pins

et en pleine journée de s’endormir.

Chang Ling Wen [...]

Exister, est-ce agir ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Prendre son temps est-ce le perdre ?

Le temps libre est-il le temps de ma liberté ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

Des groupes de touristes américains incrédules, un peu ahuris, traversaient l’endroit sans s’y arrêter, jetant des regards circonspects et méfiants sur cette architecture bizarre. Un gardien noir obèse, assis sur une simple chaise dont la solidité étonnait, somnolait dans un coin de la cour, bercé par le bruit de l’eau.

En observant à la fois ce pauvre bibendum anéanti par la graisse et les touristes américains moyens, pour la plupart tout aussi adipeux, j’avais le sentiment - dans ces musées gratuits - d’assister à une autre supercherie : celle de cette prétendue démocratisation d’une culture raffinée auprès d’une population par ailleurs hypocritement et soigneusement maintenue dans les limites d’une sous-culture prophylactique. Le résultat était que, pour ceux qui venaient faire le tour de ces salles au pas de course afin d’occuper quelques heures perdues, ce qui aurait éventuellement pu encore émaner du passé, à travers ces vieilles pierres, n’avait pas plus de chance d’être perçu que des messages énigmatiques venus d’une autre galaxie. [...]

La sensibilité aux œuvres d'art demande-t-elle à être éduquée ?

Peut-on aimer une oeuvre d'art sans la comprendre ?

La prison de l’idée unique

… son éloquence enflammée se déchaîne sur l’Allemagne avec la violence destructrice d’un ouragan. Son génie réside bien plus dans sa véhémence toute sensuelle que dans son intellectualité ; de même qu’il parle le langage du peuple, mais en y joignant un art de la forme d’une puissance extraordinaire, de même sa pensée traduit inconsciemment celle de la foule et en représente la volonté exprimée avec le maximum de passion. C’est en quelque sorte l’explosion à travers le monde de tout ce qui est allemand, de tous les instincts de l’Allemagne protestante et révoltée, et en même temps que l’esprit de nation entre dans ses idées, il entre dans l’histoire de sa nation. Il retransmet à la nature la force que celle-ci lui a donnée.

À la question de savoir quel est l’orateur désigné dans le passage ci-dessus, il paraît peu douteux que la plupart d’entre nous donneront la même réponse.

Or cette citation provient d’un petit essai où Stefan Zweig nous décrit la haine viscérale que Luther nourrissait à l’égard d’Érasme. Haine symptomatique et hautement édifiante dans la mesure où elle pointe le sentiment dominant qu’à toutes les époques, les réformateurs dogmatiques paraissent avoir éprouvé à l’égard de l’esprit philosophico-ironique. Cependant, il y a plus dans cet extrait : le dessein délibéré d’établir un troublant parallèle, car jusqu’à ce que le nom de Luther apparaisse (un peu plus tard dans le texte), nous aurions pu jurer, nous autres, *enfants de la dernière guerre*, avoir affaire à celui que ce texte désigne clairement comme son avatar…!

Tous ceux qui se sont intéressés à l’œuvre prodigieuse de Knut Hamsun savent que cette figure tutélaire des lettres Scandinaves, prix Nobel de littérature en 1920, fut, après un procès retentissant en 1945, condamné à la prison pour sympathie nazie proclamée et revendiquée.

Venant de terminer sa volumineuse biographie où l’auteur s’étonne de ce ralliement politique apparemment si éloigné de son œuvre, je m’interroge à mon tour sur la fascination que ce type de talent (Céline, Hamsun, Nietzsche, Ezra Pound, Chardonne, Bernanos, Drieu la Rochelle, Gorki, Malraux, Sartre, Aragon, et pas mal d’autres…) exerce souvent de prime abord - avant que nos yeux ne s’ouvrent à l’aspect purement rhétorique de leurs brillants discours. Car il n’en demeure pas moins après coup (au-delà de la séduction opérée sur notre sensibilité lyrique) que là où le bât blesse toujours - même lorsque, sur un plan poétique, leur œuvre en conserve une sorte de conscience diffuse - c’est que ces âmes impétueuses paraissent vouloir occulter la diversité, la disparité inéluctables qui fleurissent ici-bas, qu’ils semblent n’avoir jamais été effleurés par le soupçon que ce monde puisse n’être l’une des nombreuses facettes d’un kaléidoscopique « Multivers » (selon la belle expression de John Cowper Powys) plutôt que le centre d’un simple et logique Univers. Il en résulte que, quand bien même leurs théories, leurs visions ou leurs revendications seraient excellentes en ce qui concerne le groupe social, la partie de la planète ou la sorte d’humanité qu’ils représentent, ils perdent trop vite la notion de la spécificité qu’ils incarnent, laquelle - qu’ils le veuillent ou non ira fatalement s’insérer parmi une multiple variété d’autres, tout aussi excellentes que la leur.

À cet égard, la vieille culture chinoise a eu la sagesse de considérer que non seulement les spéculateurs intellectuels et les littérateurs n’avaient pas leur mot à dire sur la conduite des affaires publiques, mais encore qu’il était extrêmement périlleux de laisser accéder au pouvoir des gens à fort tempérament, car, aussi brillants et intelligents puissent-ils être, leur impétuosité révèle que leur esprit n’a pas été éduqué de longue date à embrasser les choses sous différents points de vue. Ils s’aveuglent donc sur le bien-fondé du leur, sans jamais envisager que la réalité puisse se distribuer entre des centaines de vérités circonstanciées.

(« La Thora a mille faces et chacune est la vérité », disaient les anciens sages d’Israël.)

Il découle encore de cette ancienne sagacité chinoise que, du point de vue politique, rien ne saurait être plus dangereux que l’avènement au pouvoir d’un chef d’État que précisément *le pouvoir ne changerait pas* ; bref, un tempérament « psychorigide » qui persisterait à vouloir appliquer les idées qui l’ont fait plébisciter. En effet, les perspectives et les points de vue devant nécessairement varier selon les changements de situation, celui qui a reçu pour mission de gouverner un Etat ne peut raisonnablement conserver la même vision d’ensemble que celle qu’il s’était fabriquée du temps où il n’était que le représentant d’une province - car nul, aussi savant et perspicace soit-il, ne saurait jamais prévoir l’entière complexité d’un réel en perpétuelle mutation. Il conviendrait donc, toujours selon cette perspective, de se méfier avant tout des chefs jeunes et idéalistes - lesquels tenteront inévitablement de faire valoir leur seul point de vue avec la dernière énergie et, au besoin, par la pire des coercitions. À la tête d’un gouvernement, quelqu’un de mûr, de désabusé, de prudent et de sceptique serait donc toujours préférable. [...]

Changer, est-ce devenir quelqu’un d’autre ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

La vérité dépend-elle de nous ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Ce qui est vrai en théorie peut-il être faux en pratique ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Les passions nous empêchent-elles de faire notre devoir ?

Le philosophe doit-il gouverner ?

Peut-être n’est-il pas inutile de faire ici une courte digression en remarquant qu’il est assez habituel, de nos jours, de se bercer de l’illusion que le système démocratique et parlementaire moderne soit un garde-fou approprié, un efficace régulateur des idiosyncrasies exaltées. Il semblerait cependant, à observer les choses d’un œil moins conventionnel, qu’il n’en soit pas tout à fait ainsi, et ce pour la raison probable que l’éducation dispensée par les États actuels (où l’esprit scientifique domine) prédispose au développement de spécialisations exclusives favorisant une véritable atomisation des esprits individuels *tous cramponnés au seul point de vue entraperçu depuis leur étroite lucarne !* Nous sommes ici à cent lieues de l’idéal humaniste généralement invoqué dans les écoles. De surcroît, les républiques à idéologie égalitariste encourageant une foire d’empoigne sauvage, cruelle et larvée (largement ignorée des anciens régimes hiérarchiques), ces cervelles formatées par la spécialisation en viennent très vite à perdre de vue les relations nécessaires entre les parties et le tout et, tels des termites creusant aveuglément leur tunnel, se mettent au service de puissances démoniaques, tout en croyant naïvement œuvrer pour le bien commun.

Devant ce constat, ne pourrait-on, parfois, se prendre à rêver d’une éducation réellement pluraliste (chère à Goethe) - plus ouverte, en tous cas, à l’anthropologie, au « perspectivisme » historique et géographique, et suscitant une véritable réflexion devant le panorama de l’étonnante diversité des « mondes parallèles » ayant coexisté et survivant encore un peu sur notre planète ?

Pourquoi pas, en outre, une éducation qui chercherait à développer l’examen de la pluricausalité ?

Ne sommes-nous pas, en effet, toujours induits par notre ancestral dressage monothéiste, mathématico-rationnel et pour tout dire judéo-chrétien, à concevoir les effets comme procédant invariablement d’une seule et unique Cause première ? Ne sommes-nous pas ainsi conduits à nous projeter - sans cesse de nouveau dans une globalisation unicisante, ultra-planificatrice ?

Ne serait-on pas en droit de considérer que ce que le monothéisme chrétien, le grand principe du Dieu unique, de la Cause première, ont instillé en nous depuis des siècles, est le principe intolérant de l’individuel s’instituant universel, de l’homme s’intronisant lui-même Dieu ? Les religions païennes et archaïques, avec leur kyrielle de dieux turbulents, excentriques et querelleurs, n’étaient-elles pas mieux protégées contre les dangers de l’impérialisme moral ?

L’idée d’opposer sa propre personne comme une sorte de norme définitive est, manifestement, un besoin du sentiment de soi-même chez l’Européen occidental.

Oswald Spengler, Le Déclin de l’Occident, p. 32.

La biographie de Knut Hamsun en vient ensuite assez naturellement à formuler des hypothèses sur les racines du nazisme norvégien. C’est là justement que le livre nous laisse quelque peu insatisfait.

Car bien qu’il soit fait état des multiples publications et divers débats qui continuent encore aujourd’hui avoir lieu en Scandinavie autour de ce que les intellectuels se plaisent à désigner comme « l’Énigme Hamsun », aucun commentateur ne s’interroge sérieusement à propos des structures mentales religieuses en vigueur en Norvège du temps de l’enfance de l’écrivain, alors que précisément (puisque ces exégètes tentent de déceler les prémices du fascisme dans son œuvre) il est assez facile de montrer que sa conception de l’amour, puis de la nature - qui lui fait pendant - relève d’une mentalité protestante puritaine, laquelle me paraît constituer l’une des racines possibles du nazisme.

Il est donc étonnant de constater, ici comme ailleurs, à quel point il est fait peu de cas de ce que les sociologues nomment la religion inconsciente, à savoir cette influence indéracinable, prédominante en nous, des croyances religieuses qui conditionnent (que l’on soit libre penseur, agnostique ou nommément croyant) les structures fondamentales de la société où nous avons été élevés ! Cette question des structures mentales qui sous-tendent notre imaginaire paraît incroyablement négligée encore aujourd’hui et l’on en retire l’étrange impression que la pensée de Max Weber est restée lettre morte pour la plupart des intellectuels.

Il paraît pourtant difficile de nier que nous détenions là une clef pour pénétrer la conception hamsunienne morbido-romantique de l’amour - thème prédominant dans son œuvre - laquelle, c’est le moins qu’on puisse dire, n’inspire pas une franche gaieté.

Dans la plupart des romans d’Hamsun, pour des raisons assez obscures (à l’entendement d’un esprit latin, du moins) et qui tournent toutes autour de ténébreuses, ombrageuses, questions d’honneur et de préséance dans les aveux, de fière indépendance chez l’homme, de timidité pudibonde et conformiste chez la femme, les relations échouent avant même d’avoir commencé et sans qu’il y ait eu la moindre concertation entre les deux parties - lesquelles ont pu passer de longs mois à s’épier, guettant les moindres signes d’ouverture éventuelle, sans même parfois s’adresser la parole (!) 4, dans une sorte de bras de fer mental, à celui qui cédera le dernier en dévoilant ses sentiments. Quand, et c’est le plus fréquent, le protagoniste mâle ou femelle (le plus souvent mâle) ne s’enfonce pas dès l’abord dans un refus provocateur, sado-masochiste, de communiquer sous quelque forme que ce soit avec l’objet obsessionnel de son désir. En bref, ce sont presque toujours des histoires d’amour clandestinement torrides qui n’aboutissent pas. À se demander d’ailleurs si, par une subtile économie psychique, ces êtres essentiellement spirituels n’évitent pas sagement ainsi d’encourir la moindre désillusion émanée du réel ! Reste, hélas, et pour longtemps, le fer lancinant des regrets générés par le désir insatisfait…

Certains des personnages de ces histoires éprouvantes - tellement éprouvantes parfois qu’on est obligé d’en interrompre la lecture - en viennent rapidement à des comportements démoniaques et cruels, surtout si, de surcroît, une rivalité amoureuse est en jeu.

Cependant, le recours ultérieur de ces âmes meurtries par leur impossibilité congénitale à embrasser le bonheur et le plaisir - conçus par leur surmoi impérieux comme coupables - demeure la nature vierge, la forêt primordiale, laquelle représente à jamais la grande consolatrice apaisant les tensions insoutenables sécrétées par les rapports humains civilisés, rédimant ultérieurement, on le devine, tous les péchés perpétrés en ce bas monde !

Au risque de faire se retourner dans sa tombe le pauvre Knut - lui qui haïssait si fort la culture anglosaxonne -, il est intéressant de remarquer que cette thématique d’ensemble est précisément récurrente dans la littérature anglaise romantique. Thématique, là encore, imputable à la conception puritaine de l’érotisme où l’accomplissement de l’acte de chair - inéluctable et nécessaire à la perpétuation de l’espèce, hélas ! - ne cesse de flirter avec le péché et la perdition tant redoutés!

Et nous savons - notamment par les écrits de Karen Blixen sur ce pays voisin - quelle sorte de puritanisme austère et sourcilleux sévissait en Norvège au temps de la jeunesse d’Hamsun.

Ainsi, n’est-ce pas le puritanisme inhérent à la culture norvégienne et instillé dans les veines du petit Knut qui s’exprime par des voies détournées à la fois dans l’œuvre et dans les choix politiques de Hamsun adulte ? Cette posture paranoïaque du *maudit seul contre tous* - s’enfermant à double tour dans le fanatisme et ce d’autant plus farouchement qu’on le presse d’abjurer - ne constitue-t-elle pas, effectivement, un trait de caractère répertorié dans la littérature des pays d’obédience protestante ? N’y rencontre-t-on pas, à chaque détour de roman, la figure diabolique du pasteur zélé, têtu et maléfique ? Et Knut Hamsun n’était-il pas cette sorte d’homme : sourcilleux, ardent, innocemment pervers ? Un pasteur laïque en somme !

Or quel est donc le grand danger du protestantisme rigoriste (danger déjà mentionné par Montaigne au temps des guerres de Religions) si ce n’est cette inévitable propension - favorisée par le libre examen des textes sacrés - à l’extrémisme solipsiste [attitude générale d'après laquelle il n'y aurait pour le sujet pensant d'autre réalité acquise avec certitude que lui-même] ? Car, ainsi que nous sommes amplement payés pour le savoir aujourd’hui, après le dévoilement historique du cheminement intérieur et de la psychologie particulière des divers tyrans mégalomaniaques (qui ont si magnifiquement fleuri à toutes les époques mais avec un luxe tout particulier à la nôtre), le mensonge à soi-même et la mauvaise foi - débouchant invariablement sur le fanatisme - sont les conséquences presque automatiques de l’idiosyncrasie exacerbée.

Quiconque, maintenant, a suffisamment étudié Nietzsche et réfléchi sur son œuvre contradictoire, a pu s’aviser, à un moment ou à un autre, que celui-ci, digne fils de pasteur, fut dans ses accès d’extrémisme (valorisant la souffrance, la brutalité, la guerre ou la cruauté, répudiant les faibles et récusant toute influence féminine sur la pensée) une victime inconsciente et contra-phobique du puritanisme - lequel continuait insidieusement de le grever de l’intérieur. Ce qui est intéressant, d’ailleurs, et comme c’est si souvent le cas au cours de son œuvre contrastée et protéiforme, est qu’il nous fournit lui-même les arguments pour le contrecarrer. Dans sa correspondance avec son grand ami de jeunesse, le baron Von Gersdorff, nous trouvons ces quelques lignes où - ayant appris par la lettre précédente que ce dernier désirait s’adonner sérieusement au régime végétarien - il lui répond ceci :

Il me semble que les principes végétariens sont au départ une forme de modération, alors pourquoi les pousser à l’extrême ? Eh bien, je crois pouvoir te donner une réponse : parce qu’il est toujours plus facile de se réfugier dans les attitudes radicales que de s’engager sur le périlleux chemin du juste milieu !

Que ne s’est-il appliqué à lui-même ce sage précepte ?

Peut-être pouvons-nous, à notre tour, à la lumière de ce que lui-même nous enseigne, proposer une réponse : ne serait-ce pas qu’à l’instar de ces « humains trop humains », lui aussi, Friedrich, fut tenaillé par une volonté de puissance particulièrement ardente, une ambition démesurée et mégalomaniaque (culminant dans Ecce Homo) que toute sa sagacité théorique, philosophique et psychologique ne lui permettait pas de contrôler sur le plan personnel ?

Et puisque la plupart des intellectuels Scandinaves ont cherché à montrer l’influence déterminante de sa pensée sur celle d’Hamsun, ne pouvons-nous, à ce stade, en inférer une comparaison éclairante ? Nietzsche et Hamsun, semblablement victimes du radicalisme déterminé en profondeur par leurs austères racines prostantes ? [...]

La démocratie est-elle la garantie de lois justes ?

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Parler d´actes inhumains a-t´il un sens ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Toutes les cultures se valent-elles ?

Commentez cette pensée de Nietzsche: « Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou. » ?

As-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

Une connaissance scientifique du vivant est-elle possible ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Notes:

1 « C’est des éléments que provient tout ce qui a été, est et sera ; c’est par eux que croissent les arbres, les hommes et les femmes, les bêtes sauvages et les oiseaux, ainsi que les poissons que l’eau nourrit et même les dieux à la longue vie, comblés d’honneurs. Ils sont toujours les mêmes, et circulant au travers les uns des autres, ils apparaissent sous des formes différentes, tant leurs échanges produisent de changements. »

Empédocle (cité par Clément Rosset, dans Anti-Nature, p. 133).

2 Un musée n’a d’excuses que dans la mesure où il témoigne d’activités anciennes , où il garde ce qu’il reste de phosphorescence autour des œuvres, ce qu’elles dégorgent de fluide et par quoi elles arrivent à vaincre la mort.

Jean Cocteau, Opium.

Le temps est-il la limite de l’homme ?

La sensibilité aux œuvres d'art demande-t-elle à être éduquée ?

3 Quelques années plus tard, après avoir beaucoup lu à son propos, je parvins à mieux concrétiser cette défiance instinctive :

« Considérées d’un point de vue strictement formel, ce qui domine chez elles [les images produites par les schizophrènes et que l’analyste compare à celles du peintre] c’est le caractère de lacérations mentales qui se traduisent en lignes brisées, c’est-à-dire un type de fissures psychologiques qui courent à travers l’image… c’est le laid, le morbide, le grotesque, l’incompréhensible, le banal que l’on recherche - non pas dans le but d’exprimer quelque chose, mais seulement pour obscurcir ; une obscurité toutefois qui n’a rien à cacher, mais qui s’étend comme une brume froide sur des landes désolées ; le tout est absolument sans objet, comme un spectacle qui peut se passer de spectateurs. »

Cari Gustav Jung, à propos de Picasso.

« Démonstration stérile, jeu gratuit, nés d’une maladie infantile… Un besoin exhibitionniste de choquer, de défier ; prisonnier de son angoisse et de son égocentrisme, les empreintes de l’homme moderne !... »

Waldemar Georges, toujours à propos de Picasso.

« Devant Picasso, écrivait François Mauriac, je n’ai jamais pu échapper à l’évidence contradictoire du génie et de l’imposture… Toujours cette impression d’assister à l’attentat mené par un astucieux sorcier, avec l’éclat d’une haine surnaturelle contre le visage humain. »

Peut-on aimer une oeuvre d'art sans la comprendre ?

Choisit-on d’être artiste ?

Une oeuvre d'art a-t-elle toujours un sens ?

4 Parallèle avec le film *Of horses and men*

Denis Grozdanovitch, *Rêveurs et nageurs ou du plaisir parmi les difficultés*, 2005